

LE TERRITOIRE EN PERSONNE(S)

OCT 2026
N° 205

KARIUMAG

EWAG.

+ le livret emploi
by bonfilon

**ARNAUD
FAUQUEMBERGUE**

*directeur de la Direction
Entreprises Orange
Antilles-Guyane*

À QUI CONFIEZ-VOUS VOS DONNÉES ?

DOSSIER | TOUS CES MÉTIERS QU'ON NE VOIT PAS

Dessine-moi une CASE CRÉOLE ⁶⁰ • Route du rhum : KÉNI PIPEROL
sur les bancs de l'école ⁵² • **PORTFOLIO** : les récits d'autrefois en wayana ⁶⁵
Le pouvoir des rêves de LAURENT VOULZY ⁴⁶



**La nature n'a pas besoin
de votre vélo,
mais chez l'homme,
il peut encore servir.**

Adoptez les 3R : Réparer, Réutiliser, Recycler.
ecologic-france.com

Visuel généré par IA

ÉDITO

Dans la vraie vie

#CorrigerLaCarte. C'est par cette campagne que l'Union africaine, emmenée par le Togo, a appelé à rétablir la taille du continent africain réduit comme peau de chagrin dans la projection du monde dite « de Mercator ». Un héritage du XVI^e siècle largement répandu, où la superficie du Groenland dépasse allègrement celle de l'Afrique – quand, dans la vraie vie, le continent noir est 14 fois plus grand que son lointain voisin de l'Atlantique Nord.

La chose est entendue, le 4 septembre, à l'ONU. Il est temps de redessiner la carte du monde, par 164 voix pour, 6 abstentions et 1 vote contre... Celui des États-Unis. Mieux, dans une carte fantasmée que le président Donald Trump publiait 3 jours plus tard sur son compte Truth Social, l'empire états-unien, loin de s'être rabougri, s'étendait du nord au sud. En une nuit, le Groenland (encore lui !) passait sous pavillon américain. Tout comme le Mexique et le chapelet d'îles de la Caraïbe – Martinique et Guadeloupe incluses –, la Guyane échappant de peu à cette néocolonisation digitale. Donald Trump rebaptisait par la même occasion le golfe du Mexique en golfe d'Amérique, mais il n'en était pas à son coup d'essai : le lac Ontario devenant le lac d'Amérique et le détroit d'Ormuz, le détroit Trump.

Dans les mots, comme sur les cartes, il y a le texte et le sous-texte, autant de liens invisibles qui dessinent les rapports de force et les imaginaires jusqu'à, parfois, s'installer durablement dans les perceptions que nous avons du monde. « Mais corriger une représentation qui le déforme, c'est déjà faire œuvre de vérité », reconnaît Jean-Noël Barrot, ministre de l'Europe et des Affaires étrangères.

Dans nos éditions d'octobre, nous avons voulu nous raccrocher au tangible en partageant le quotidien d'associations discrètes et engagées auprès de populations vulnérables ; à la mémoire à travers le souvenir ému d'un album photos d'Amazonie ; à l'intelligence des habitats traditionnels ; à l'histoire en interrogeant la place si singulière des Antilles dans le récit national et à la transmission en suivant le skipper Keni Piperol dans une école primaire. Tout ce qui fait la vraie vie.

Mathieu Rached et Floriane Jean-Gilles
Rédacteurs en chef
Guadeloupe Martinique Guyane





Les magazines

KaruMag, GuyaMag, MadinMag et SoualiMag

sont édités par le groupe EWAG.

Directeur de publication
Laurent Nesty

Directrices de la Diffusion
Audrey Barty (0696 28 84 79)
Anouck Talban

Directrice de la stratégie commerciale
Aurélié Bancet (0690 37 54 82)

Directeur du développement
Luciano Sainte-Rose (0696 07 62 64)

Directeur Guyane
Mathieu Delmer (0694 26 55 61)

RÉDACTION
Rédacteurs en chef
Mathieu Rached
Floriane Jean-Gilles (0696 36 91 56)

Coordination
Armandine Sauvage (0690 68 34 49)

Rédacteurs
Sarah Balay - Adeline Louault - Caroline
Bablin - Axelle Dorville

Secrétaire de rédaction
Chantal Bigay

Photographes
Jean-Albert Coopmann - Lou Denim
Christophe Fidole

Photo de couverture
Lou Denim

Pour nous écrire :
prenomnom@ewag.fr

Consultez tous nos
magazines sur
www.ewag.fr



Suivez-nous sur les réseaux



Design graphique
Gwénaél Tilly (0690 65 23 97)
Jessica Schwallier (0696 74 00 22)

AGENCES
Martinique
Émilie Valérius (0696 81 60 43)
Luciano Sainte-Rose (0696 07 62 64)

Guadeloupe
Audrey Béral (0690 27 82 22)
Aurélié Bancet (0690 37 54 82)
Angela Fontana (0691 28 20 03)
Marie Prat (0691 24 28 92)

Assistante commerciale
Christiana Fidelin (0691 28 12 40)

Guyane
Mathieu Delmer (0694 26 55 61)

DIFFUSION
**Cheffe de projet contenu
& social media manager**
Léo Vignocan (0696 28 75 26)
Community manager
Alice Colmerauer (0690 30 84 30)

VIDÉO
JRI
Arnaud Galipo (0690 34 90 01)
Sariatha Boulard (0696 28 84 87)

DISTRIBUTION
Guyamag : Iguanacom (0694 26 55 61)
Karumag : BD Locations (0690 80 15 99)
Madinmag : M.C.P. (0696 78 36 58)

© EWAG - La reproduction, même partielle, des
articles et illustrations publiés dans ce magazine
est interdite. EWAG décline toute responsabilité
pour les documents remis.



Ce magazine est imprimé aux Antilles-Guyane,
imprimeur certifié PEFC, sur papier issu de
forêts gérées durablement. Ouvrage imprimé
à 100% avec des encres respectueuses de
l'environnement et conforme à la norme
imprim'vert.



**LES KALINAGOS SONT
TOUJOURS VIVANTS**



1 209,9 k vues
110,8 k interactions

**DE LA MARTINIQUE
À SAINT-CYR :
QUI EST FÉLIX ?**



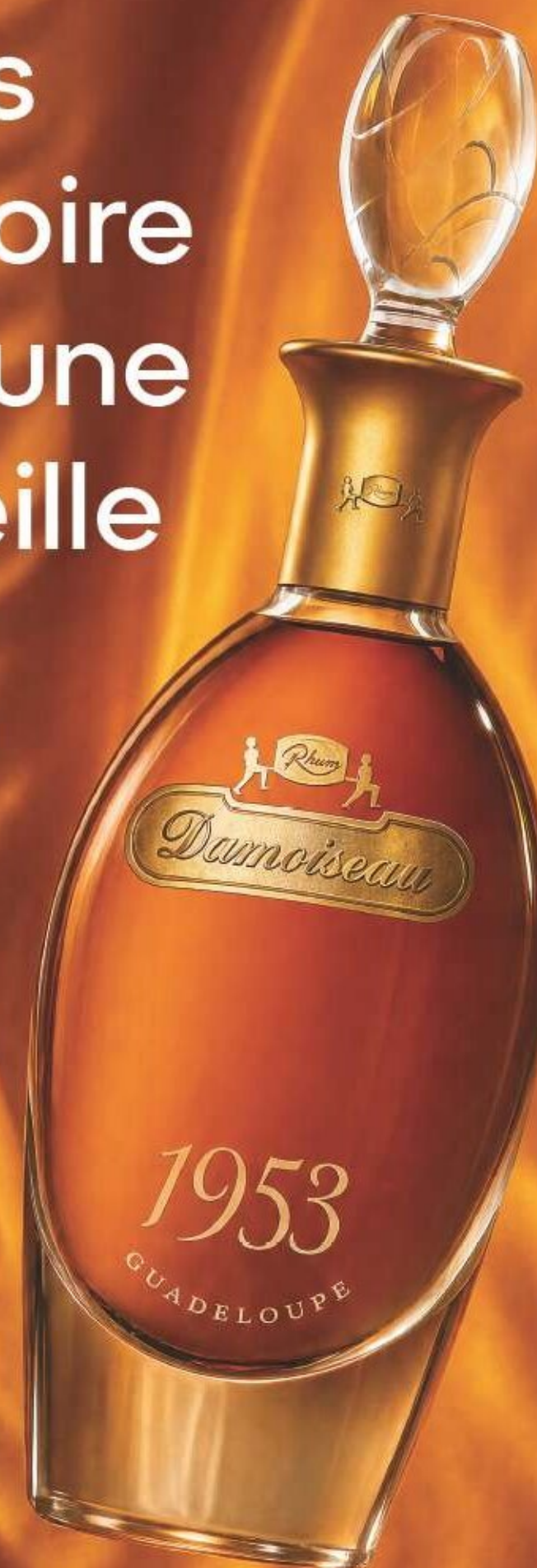
135,4 k vues
4,7 k interactions

**MICHEL ABILO : LE
MONDE ENTIER UTILISE
NOS RYTHMES CRÉOLES**



122,6 k vues
3,9 k interactions

73 ans d'histoire dans une bouteille



L'abus d'alcool est dangereux pour la santé. À consommer avec modération.

SOMMAIRE

LES VOIX DU TERRITOIRE

- 10 **ORANGE** Connecter et protéger les entreprises
- 14 **OIDANEOS** « L'IA et la cybersécurité, ce n'est plus optionnel »
- 16 **CAMPAGNE DÉPOSONS LES ARMES** « C'est le problème de tout le monde »
- 18 **CREPS** Zone de transmission
- 20 **SANTÉ** « Mieux structurer les parcours de soins »
- 22 **ACTUAL** Faire grandir les talents d'ici
- 24 **RSMA** Un régiment en mouvement
- 26 **GMA** Un partenariat tourné vers la transmission
- 28 **LA TABLE DE LÉNA - MAISON STRAZEL**
Un chef, une famille, une entreprise

ET SI...

- 34 **DOSSIER**
Les invisibles, tous ces métiers qu'on ne voit pas



LES YEUX DU MÉDIA

- 46 Grand entretien **LAURENT VOULZY**
- 50 Brèves
- 52 Reportage **À L'ÉCOLE AVEC KÉNI PIPEROL**
- 55 45 minutes pour mieux comprendre l'affaire **THÉLYSON ORÉLIEN**
- 56 **IMAGE DU MOIS**
- 58 **VOITURE = TRAVAIL ?** Réponse avec bonfilon
- 59 Les **ANTILLES**, une histoire singulière dans l'histoire de France ?
- 60 Reportage **DE QUOI LA CASE CRÉOLE EST-ELLE LE NOM ?**
- 64 **LE CHIFFRE**
- 65 **PORTFOLIO** Upak eltoponpè
- 70 Reportage **BALNÉO POUR CHEVAUX**
- 72 **SÉLECTION CULTURE**

Audi Vorsprung durch Technik



Nouvelle Audi Q3

Disponible chez Audi Guadeloupe
en version SUV et Sportback.



Audi Guadeloupe

Bd du Marquisat de Houelbourg, 97122, Baie-Mahault / Tél : 0590 60 97 97
www.audi.gp / Audi Guadeloupe



Audi Q3 SUV S line+ 35 TFSI 150ch S tronic. Consommation mixte (l/100km) : 7,5 - Emissions de CO₂ (g/km) : 149. Visuel non contractuel. Sauf erreurs typographiques.

Pour les trajets courts, privilégiez la marche ou le vélo #SedéplacerMoinsPolluer



DANS VOTRE PROCHAIN NUMÉRO



**Dossier spécial :
la santé au masculin**



**Le médecin de famille
au cœur de la prévention**



**Ces plantes vraiment
aphrodisiaques**



**En finir avec les épidémies
de bronchiolites**

PARUTION : NOVEMBRE 2026

RETROUVEZ-NOUS SUR



LES VOIX DU TERRITOIRE

Arnaud Fauquembergue
Alain Franck Valero
Thierry Devimeux
Caroline Calbo
Jean-Marc Clavier
Chantal Cusset-Gaydu
Philippe Luccioni-Michaux
Ena Romney
Christelle Turllet
Colonel Nicolas Terrenoir
Franck Desalme
Claude Strazel
Léna Stazel
Julien Strazel
Line Charles-Hélène
Sarah Duhamel
Prisca Melyon-Reinette
Maelys Actry

Kéni Piperol
Cédia Vainqueur
Arnaud Fauquembergue
Alain Franck Valero
Thierry Devimeux
Caroline Calbo
Jean-Marc Clavier
Chantal Cusset-Gaydu
Philippe Luccioni-Michaux
Ena Romney
Christelle Turllet
Colonel Nicolas Terrenoir
Franck Desalme
Claude Strazel

CONNECTER ET PROTÉGER LES ENTREPRISES

De retour dans la région, Arnaud Fauquembergue a pris les rênes de la Direction Entreprises d'**Orange Antilles Guyane** depuis avril 2026. Ses priorités : l'intelligence artificielle, la cybersécurité, la résilience des connexions et des partenariats locaux pour accompagner le développement des entreprises.

Texte Sarah Balay - Photos Lou Denim

Vous venez de prendre la tête de la direction Entreprises d'Orange Antilles-Guyane. Quel regard portez-vous sur ces territoires ?

J'avais déjà travaillé dans la région de 2015 à 2018 en tant que directeur de l'avant-vente. En revenant, j'ai pu constater l'évolution de ces territoires. J'ai toujours porté un regard très positif sur les Antilles et la Guyane : je trouve qu'il y a un vrai potentiel de développement.

Depuis mon arrivée, j'ai rencontré une quarantaine d'entreprises en Guadeloupe, en Martinique et en Guyane. Ce n'est sûrement pas suffisant pour avoir une vision complète, mais je perçois une réelle volonté de se développer et de gagner en compétitivité. Basé en Guadeloupe, je me déplace régulièrement auprès de mes équipes : il est essentiel pour moi de m'imprégner du terrain et de comprendre les réalités locales de chaque territoire avant de pouvoir agir.

Quels sont, selon vous, les principaux défis auxquels les entreprises antillo-guyanaises doivent faire face aujourd'hui en matière de numérique ?

Pour gagner en compétitivité, les entreprises ont d'abord besoin d'une connectivité robuste, notamment face aux contraintes de nos territoires et au passage du cuivre à la fibre. L'essor de l'intelligence artificielle pose aussi la question des données confiées aux outils

publics. J'ai rencontré une petite agence immobilière qui y transmettait sa comptabilité : elle avait protégé ses systèmes contre les intrusions, mais envoyait elle-même ses données à l'extérieur. Comme pour la cybersécurité, les petites structures sont concernées ; être sur une île à 8 000 km de Paris ne protège pas. Ces précautions concernent tous les professionnels que nous accompagnons, du petit artisan aux grands groupes. C'est aussi un enjeu de souveraineté numérique : ils doivent savoir où vont leurs données et disposer de solutions concrètes pour les protéger.

Comment répondre aux contraintes particulières des territoires ultramarins, notamment en matière d'insularité, d'éloignement et d'aléas climatiques ?

Nous proposons de plus en plus des réseaux hybrides. Si un câble est coupé, le réseau mobile ou le satellite peuvent prendre le relais. Ce dernier est particulièrement utile dans des zones isolées de Guyane où le mobile ne passe pas. Je demande à mes commerciaux de proposer cette continuité aux entreprises, parce qu'un professionnel qui perd son téléphone ou son accès internet ne peut plus travailler. Après les cyclones Irma et Maria, nous avons aussi développé la *Safety case*, une valise équipée, entre autres, d'un téléphone satellite et du wi-fi, pour permettre de rester connecté en cas de crise.



« NOUS FAISONS DU COMMERCE, MAIS NOUS AVONS AUSSI LA RESPONSABILITÉ D'EXPLIQUER LES ÉVOLUTIONS DU NUMÉRIQUE ET DE FAIRE DE LA PÉDAGOGIE »

Arnaud Fauquembergue, directeur de la direction Entreprises Orange Antilles-Guyane

La Guyane présente des problématiques différentes de celles des Antilles. Comment adapter votre stratégie à cette diversité géographique et démographique ?

En Guyane, l'étendue du territoire nous oblige à adapter les solutions aux zones encore mal couvertes. Je travaille pour cela avec la direction technique qui construit et entretient le réseau. La couverture progresse avec le développement de la fibre. C'est d'autant plus important que je constate un fort dynamisme chez les très petites entreprises et les professionnels, notamment à Saint-Laurent-du-Maroni : il y a beaucoup de créations, de développement. J'ai envie qu'Orange accompagne ces structures dans leurs projets.

Quel rôle Orange peut jouer dans la transformation numérique et le développement économique des entreprises ?

Accompagner leur transformation numérique, c'est leur proposer des solutions adaptées à leurs usages, mais aussi les aider à les sécuriser. Un professionnel utilise autant son téléphone mobile que sa connexion internet pour travailler. Nous avons déjà une offre de cybersécurité pour les TPE et les PME sur le réseau informatique ; une autre arrive début octobre pour protéger les mobiles. Il faut aussi prendre le temps d'en parler avec les entreprises. J'entends encore souvent : « Ce n'est pas pour moi » ou « Je n'ai pas le temps ». Pourtant, un court échange avec un spécialiste d'Orange Cyberdéfense permet de faire un premier point. Je veille enfin à ce que les offres lancées dans l'Hexagone puissent être rapidement adaptées et déployées ici.

La réduction de la fracture numérique fait partie des engagements du groupe. Comment la direction Entreprises peut-elle accompagner les collectivités et les acteurs publics engagés dans ce domaine ?

Pour réduire cette fracture, il faut d'abord donner aux professionnels les moyens d'appréhender ces sujets. Orange propose des formations en ligne sur nos territoires, des ateliers d'initiation à la cybersécurité et aux données. Le groupe noue aussi des partenariats locaux : trois délégués régionaux échangent avec les collectivités, les communes, les associations et les services de l'État sur les besoins des petites entreprises et des particuliers. Là, je parle au nom du groupe, au-delà de mon agence : nous faisons du commerce, mais nous endossons aussi la responsabilité d'expliquer les évolutions du numérique et de faire de la pédagogie.

UN PARCOURS CONSTRUIT CHEZ ORANGE

Directeur de la direction Entreprises d'Orange aux Antilles-Guyane depuis avril 2026, Arnaud Fauquembergue pilote une équipe d'une centaine de personnes au service des clients professionnels, de la plus petite activité, aux grands comptes. Son champ d'action couvre la Guadeloupe, les Îles du Nord, la Martinique et la Guyane. Entré chez Orange il y a 24 ans, il a consacré toute sa carrière à cette clientèle, notamment dans les secteurs des collectivités locales et de la santé. Les Antilles-Guyane ne lui sont pas inconnues : de 2015 à 2018, il a dirigé une équipe chargée de concevoir des solutions de télécommunications pour les professionnels. Il a ensuite exercé des fonctions de direction en Normandie, puis à Paris avant de revenir en Guadeloupe où il est basé aujourd'hui.

« C'EST AUSSI UN ENJEU
DE SOUVERAINETÉ
NUMÉRIQUE : LES
ENTREPRISES DOIVENT
SAVOIR OÙ VONT
LEURS DONNÉES ET
DISPOSER DE SOLUTIONS
CONCRÈTES POUR LES
PROTÉGER »

Arnaud Fauquembergue, directeur de la direction
Entreprises Orange Antilles-Guyane

Patron



pas solo

Des projets ? Des questions ?
Vous savez maintenant
à qui parler. Profitez de conseils
d'experts offerts avec
le Programme Entreprendre
d'Orange Pro.*

*Offre soumise à conditions valable aux Antilles-Guyane et réservée aux créateurs d'entreprise. Plus d'informations au 3901, en boutique Orange ou sur pro.orangecaraibe.com. 10/26 Orange SA au capital de 10 640 226 396 € - 111, Quai du Président Roosevelt - 92130 Issy-les-Moulineaux - R.C.S Nanterre 380 129 86.



Pro

Formation

« L'IA ET LA CYBERSÉCURITÉ, CE N'EST PLUS OPTIONNEL »

L'organisme de formation **Oidaneos** propose des formations et certifications spécialisées en IA et cybersécurité. « De nouvelles compétences dont les entreprises ne peuvent plus se passer », note son président fondateur, Alain Franck Valero.

Texte Caroline Babin – Photo Lou Denim

Alain Franck Valero, président-fondateur d'Oidaneos

Les certifications proposées

Intelligence artificielle (IA)

- Concevoir et implémenter une solution d'IA pour les professionnels IT
- Concevoir et implémenter une solution d'IA pour les professionnels Data
- Concevoir et implémenter une solution d'IA pour les Data scientists

Cybersécurité

- Piloter et animer la sécurité informatique
- Détecter et traiter des incidents de sécurité informatique

En grec, « Oidaneos » signifie « le savoir du futur ». Aux Antilles-Guyane, Oidaneos est un organisme de formation dédié à l'IA et la cybersécurité, deux domaines où l'innovation est permanente et qui ne sont plus l'apanage des informaticiens. « C'est devenu un sujet de dirigeant », note Alain-Franck Valero, président fondateur d'Oidaneos. L'IA a bouleversé les codes. Les business sont tous en train de changer et tout le monde est impacté. Paradoxalement, les premiers touchés ont été les développeurs, avec l'émergence du « no-code ». Désormais, on peut mettre des outils en place et améliorer ses process sans être forcément un spécialiste IT*.

« Notre certification permet de concevoir et implémenter une solution IA. On commence par tout ce qui est base de données et au fur et à mesure, on accompagne chaque apprenant dans la mise en place d'une solution qui correspond à son business et qu'il pourra présenter au jury. » Oidaneos propose trois

niveaux de certification, le plus relevé étant destiné aux Data scientists.

Apprendre à détecter et traiter une intrusion

Concernant la cybersécurité, deux formations sont proposées : « Piloter et animer la sécurité informatique » (certification PASI), pour un public de managers, dirigeants, ou toute personne qui souhaite avoir une vision globale de la cybersécurité, et le parcours « Détecter et traiter les incidents de sécurité informatique » pour apprendre à repérer, traiter une intrusion, et gérer la crise. « Là on est vraiment dans l'opérationnel, précise Alain-Franck Valero. Aux Antilles-Guyane, quelques structures informatiques commencent à faire de la détection d'intrusion, mais c'est encore peu répandu. Il existe pourtant un vrai besoin et il y a même des agents IA pour le faire. De la même façon qu'ils peuvent vous pirater, ils peuvent aussi vous protéger. »

On l'a vu encore récemment avec le piratage du système d'information de la Direction générale des finances publiques, « la cybersécurité, ce n'est plus optionnel ».

Se former sans dépenser 1€

Les prochaines sessions de formation débuteront en décembre et les personnes intéressées peuvent se rapprocher d'Oidaneos ou de l'OPCO Atlas. « Beaucoup de sociétés ne le savent pas, mais toutes celles qui cotisent auprès de l'OPCO Atlas, notamment celles relevant de la convention collective Syntec, peuvent accéder à nos formations sans que ça leur coûte un euro », souligne Alain-Franck Valero.

En Martinique et Guadeloupe, près de 4 000 sociétés sont affiliées à l'OPCO Atlas, et peuvent donc prétendre à ces formations. « Il suf-

fit d'aller voir sur le portail d'Atlas ce qui leur est proposé », insiste le président-fondateur d'Oidaneos. « Aux Antilles, je pense que nous n'avons pas encore pris toute la mesure de ce que représentent l'IA et la cybersécurité aujourd'hui et ce que ce sera dans l'avenir. Les sociétés doivent monter en compétences pour être en mesure de proposer plus de services sur le territoire. Ce sont des métiers qui peuvent se faire à distance et représenter de véritables opportunités pour nos îles. »

*IT : Information Technology, ou technologies de l'information

COMMENT ÇA SE PASSE ?

Les formations se déroulent 100 % en ligne et durent entre 150 et 200 heures – selon la certification visée – étalées sur trois mois. Une partie du programme est accessible en mode asynchrone et une autre partie consiste en des webinaires live – deux à trois heures chaque semaine – avec le groupe. À noter que le contenu est ensuite accessible sur la plateforme e-learning, grâce à un outil « Live-to-Asset » conçu par Oidaneos et qui transforme le live en contenu pédagogique. Enfin, chaque apprenant bénéficie d'un accompagnement individuel avec le formateur.



Violence armée

« C'EST LE PROBLÈME DE TOUT LE MONDE »

Au cours des dernières semaines, les équipes d'EWAG ont conçu pour la préfecture la campagne grand public « Déposons les armes ». Dans un contexte de banalisation de la violence par arme à feu, nous revenons avec le préfet de Guadeloupe et la procureure de la République sur un enjeu à la fois territorial et citoyen.

Texte Amandine Ascensio - Photo Lou Denim

Pouvez-vous rappeler ce que c'est que le dispositif Déposons les armes ?

Thierry Devimeux, préfet de Guadeloupe : C'est un dispositif qui a été mis en place en 2013, qui consiste à proposer à la population de ramener dans les commissariats de police ou de gendarmerie des armes que les personnes pourraient avoir chez elle, sans risque de poursuite, sans trace. Depuis l'instauration de l'opération, 1 288 armes ont été déposées aux guichets des forces de l'ordre ainsi que 13 758 munitions. Ces armes sont mises hors circuit, autrement dit, elles sont détruites.

Caroline Calbo, procureure de la République : Il faut rappeler que la possession illégale d'une arme fait encourir à la personne mise en cause, si cette arme est découverte dans une voiture par exemple, lors d'un contrôle, jusqu'à un an de prison, dans une procédure de comparution immédiate, après une garde à vue. Ce n'est pas rien.

Un gros millier d'armes en 13 ans, c'est un chiffre important mais c'est quand même assez peu, pourquoi maintenir ce dispositif ?

T.D. : L'intérêt de cette opération réside dans le message qu'on fait passer à la population. Pacifier une société, même si c'est une fonction régalienne de l'État, ça concerne tout le monde : l'État bien sûr, au travers des forces de l'ordre et de justice mais aussi les collectivités, avec les polices municipales par exemple, mais aussi la population. On arrive à gagner la lutte contre la violence quand la population investit l'espace public, quand elle recommence à voir ce qu'il se passe et à le dénoncer. Déposer les armes, ce n'est pas dire aux délinquants de déposer les armes : on est à peu près sûr qu'ils ne le feront pas. En revanche, c'est rappeler à la société, aux gens, qu'ils doivent s'en mêler. Car considérer que ce n'est

pas notre problème, en tant que citoyen, c'est accepter de perdre la bataille.

C.C. : On s'adresse, via cette campagne, aussi et surtout aux parents de ceux qui sont concernés. Dans les affaires de meurtres ou de vols avec armes, ce sont souvent des jeunes gens, âgés de 15 à 25 ans, qui sont concernés. Les parents doivent se sentir responsables. Dès qu'ils volent une arme, il faut l'écarter, discuter avec les enfants autour de cette possession, rappeler que ça gâche des vies, ça détruit des familles. Je rappelle que depuis le début de l'année nous sommes déjà à 30 homicides dont 27 avec arme à feu. En 2025, nous avons comptabilisé 45 homicides dont 32 avec arme à feu. Et déjà entre 2024 et 2025, l'augmentation était de près de 10 % pour les homicides et 6 % pour les vols à main armée.

Pourquoi les armes séduisent-elles autant ?

C.C. : C'est une vraie question : pourquoi l'arme a-t-elle pris une telle place chez les jeunes hommes, tout particulièrement ? Pourquoi a-t-on besoin d'être armé pour être fort ? Et pourquoi a-t-on besoin d'être fort ? Pour moi au contraire, l'arme révèle une faiblesse : on se cache derrière un Glock ou un Taurus, et on va exprimer sa frustration en tentant d'éliminer l'autre.

T.D. : On assiste à des utilisations d'armes pour des motifs dérisoires, comme un conflit pour une place de parking, ou l'arrachage de chaînes. Pour moi, c'est l'illustration d'une société qui est en grande souffrance et qu'il convient de soigner avec les politiques publiques diverses. Par ailleurs, dans nos sociétés modernes, il y a une intolérance à la frustration de plus en plus grande, et une décomplexification de l'usage des armes que l'on trouve aussi facilement. Et en effet, majoritairement ce sont des jeunes hommes qui se laissent séduire par le fait d'avoir une arme. Mais c'est pour cela que, je le répète et le répéterai



Thierry Devimeux, préfet de la région Guadeloupe et Caroline Calbo, procureure de la République de Pointe-à-Pitre

sans cesse : les armes, c'est le problème de tout le monde.

Souvent les détenteurs d'armes invoquent la nécessité de se protéger pour justifier leur possession...

C.C. : Mais une arme ne protège en rien. Une arme, ça sert à tuer, pas à protéger. Il faut absolument renverser l'image positive que peut avoir une arme dans la société. L'objet arme est totalement banalisé. Parmi les derniers faits en date, la rixe qui a entraîné des tirs proches des lycées aux Abymes n'a rien d'anodin. Ce n'est pas normal d'utiliser une arme à feu, et encore plus quand il y a des dizaines de lycéens autour. Et la réponse est très ferme : l'auteur des tirs, même en ayant tiré en l'air, a été incarcéré.

Cela signifie-t-il que même la répression n'effraie plus assez ?

T.D. : Ça signifie qu'il faut articuler la répression avec la prévention. C'est le continuum de sécurité que j'évoquais au début de l'entretien. Certes il y a un travail de répression pour étouffer la délinquance, mais il y a aussi du travail tout autour : la surveillance des frontières extérieures avec les échanges que nous menons avec nos voisins, les moyens technologiques que l'on déploie pour y parvenir avec les drones, les radars côtiers, les moyens humains, la surveillance du

port, etc. Il y a aussi tout le travail effectué avec les collectivités à la fois sur les moyens sécuritaires, comme l'installation des caméras dans les communes, les politiques sociales que les élus locaux mettent en œuvre. Toute la chaîne est concernée, des élus à la justice. C'est un enjeu pour nous tous de retrouver de la cohésion sociale et de la solidarité : si la société est forte, le narcotrafic aura du mal à s'implanter. Si la société est déstabilisée, drogues et armes seront là, plus fortes encore.

EN VIDÉO ▶

DÉPOSONS LES ARMES

« Dans les films, ça dure deux minutes. Dans la vraie vie, ça dure toute une vie. » Découvrez le spot de la campagne 2027, incarnée par l'acteur Rodney Dijon (*Bandi*).



Sport et formation

ZONE DE TRANSMISSION

Depuis le 1^{er} septembre, Jean-Marc Clavier est le nouveau directeur du **CREPS Antilles-Guyane**. Il succède à Chantal Cusset-Gaydu, dont il a été l'adjoint de 2022 à 2024.

Texte Caroline Bablin – Photo Lou Denim

Jean-Marc Clavier, directeur du CREPS Antilles-Guyane et Chantal Cusset-Gaydu

Chantal Cusset-Gaydu, vous étiez directrice du CREPS depuis le 1^{er} juillet 2022. Que retiendrez-vous de ces quatre années ?

Chantal Cusset-Gaydu : Beaucoup de plaisir... Quatre années de nouveautés, que je considère comme un cadeau pour une fin de carrière. À un moment, on était même abonnés aux inaugurations ! Il y a eu la salle d'armes Yannick Borel, le terrain de rugby Mathieu Bastareud, la salle d'haltérophilie... Et puis le terrain de beach-volley qui sera inauguré par Jean-Marc. Un plan pluriannuel avait été lancé avant mon arrivée et je l'ai vu se réaliser, en partie avec Jean-Marc puisqu'il a été mon adjoint jusqu'en 2024...

Jean-Marc Clavier : Et puis c'était la période des Jeux olympiques et paralympiques...

C. C.-G. : C'est vrai, cette période des JOP 2024 a été incroyable, avec de nombreuses manifestations, le Relais de la Flamme où nous avons accueilli 8 000 personnes au CREPS. On a reçu Marie-José Pérec, Tony Estanguet... Puis en 2025, l'année de nos 60 ans, on a récupéré le label Grand Insep, qui récompense tout ce qu'on a mis en place autour des sportifs : les entraînements, les soins, la formation, l'hébergement, la restauration, etc. Enfin, je retiendrai l'ouverture à l'international et vers la Caraïbe, grâce à Jean-Marc. C'était son « bébé » et c'est génial qu'il puisse reprendre la main.

Cette ouverture vers l'international et la Caraïbe, comment se traduit-elle concrètement ?

C. C.-G. : Nous avons signé une convention avec l'Organisation des États de la Caraïbe orientale et nous avons été invités au congrès des ministres des Sports en 2024. Aujourd'hui, tous ces pays savent ce que peut offrir le CREPS à leurs sportifs s'ils choisissent de s'entraîner chez nous plutôt que de partir à Londres ou New York. On a déjà reçu des Saint-Luciens, des Dominicains, et le Premier ministre de Montserrat était ici en juillet en vue d'une collaboration.

J.-M. C. : Nous travaillons aussi avec le Canada, l'Institut national du sport du Québec notamment. Nous nous sommes rendus sur place pour mettre en place une synergie, et le CREPS a intégré l'ASPC (Association of Sport Performance Centres), un réseau mondial des centres sportifs de haut niveau.

En dehors du rayonnement caribéen et international, quelles sont vos priorités aujourd'hui ?

J.-M. C. : Sur le plan sportif, on va voir comment nous pouvons contribuer aux performances des équipes de France pour les JOP 2028 de Los Angeles. Nos infrastructures pourront servir de base arrière aux équipes qui le souhaiteront. Une autre priorité est la détection des talents. Nous devons mieux

« LE CREPS A INTÉGRÉ L'ASPC UN RÉSEAU MONDIAL DES CENTRES SPORTIFS DE HAUT NIVEAU »

Jean-Marc Clavier, nouveau directeur du CREPS Antilles-Guyane

travailler avec les mouvements sportifs pour identifier les jeunes filles et les jeunes hommes qui, demain, feront rayonner la France et la Guadeloupe au plus haut niveau... Et une fois que nous aurons détecté les talents, j'aimerais qu'on regarde comment le CREPS peut se délocaliser afin d'éviter à certains jeunes du Sud Basse-Terre ou de Marie-Galante, par exemple, de devoir quitter leur famille pour être internes.

Mais le CREPS, ce n'est pas que la performance sportive, c'est aussi la formation, le sport-santé...

J.-M. C. : Nous sommes effectivement organisme de formation et nous préparons notamment aux diplômes d'État d'éducateur sportif et de responsable de structure. Dans ce domaine aussi nous continuerons à innover, tant au niveau de la pédagogie que des outils proposés.

Concernant la prévention, le CREPS a accueilli la première Maison Sport-Santé de Guadeloupe en 2018. Nous y proposons de l'activité physique adaptée ouverte à tous.

Enfin, une convention a été signée avec la clinique Choisy pour favoriser la pratique sportive de personnes en situation de handicap après un accident, et nous souhaitons aller plus loin en accompagnant ceux qui veulent chercher la performance dans le sport para.

Vous êtes de retour après deux ans d'absence (Jean-Marc Clavier a été directeur du CREPS de Bourgogne-Franche-Comté de 2024 à 2026, N.D.L.R.) et pourtant tout semble fluide...

J.-M. C. : En effet, j'ai plaisir à retrouver les équipes, à découvrir de nouveaux visages aussi, et je souhaite aujourd'hui continuer à impulser une dynamique de progression pour la jeunesse.

C. C.-G. : Avec Jean-Marc, nous avons toujours partagé les mêmes valeurs et dès l'annonce de sa nomination, nous avons commencé à travailler ensemble. Je suis très heureuse, aujourd'hui, de le voir prendre le relais.



Santé

« MIEUX STRUCTURER LES PARCOURS DE SOINS »

À la tête de l'agence de santé de Guadeloupe, Saint-Martin et Saint-Barthélemy depuis mars, Philippe Luccioni-Michaux fait le point sur les besoins des territoires. Accès aux soins, santé mentale, qualité de l'eau et ouverture du nouveau CHU figurent parmi ses principaux dossiers.

Texte Sarah Balay - Photo Lou Denim

Philippe Luccioni-Michaux, directeur de l'agence de santé de Guadeloupe, Saint-Martin et Saint-Barthélemy

Quel constat faites-vous de la situation sanitaire ?
Depuis mon arrivée, j'ai rencontré de nombreux élus et visité les établissements de santé et une partie des établissements médico-sociaux. J'ai été frappé par l'énergie et la résilience de la Guadeloupe comme des îles du Nord. Ils partagent des enjeux de santé comme la santé mentale, le diabète, la surcharge pondérale et l'obésité. Globalement, l'offre de soins doit être mieux structurée. Des éléments de parcours existent, mais ne sont pas toujours reliés. Le service d'accès aux soins que nous préparons doit permettre de mieux orienter les patients : une personne appelant le 15 pour un problème sans caractère d'urgence pourrait, si nécessaire, obtenir un rendez-vous avec un médecin de ville sous 48 heures.

Quelles sont vos priorités ?

La prise en charge des aînés doit être mieux organisée. Après une chute à domicile ou à l'EHPAD*, ils sont souvent conduits aux urgences, un passage éprouvant qui peut entraîner une perte d'autonomie. Lorsque leur état le permet, un médecin de ville ou un service de médecine hospitalier doit pouvoir les prendre en charge. Le maintien à domicile est aussi un défi pour les mois et les années à venir, impliquant l'ARS, le conseil départemental et les élus locaux. La santé mentale est une autre priorité : 37 % des élèves scolarisés se disent en état dépressif. Nous disposons d'un établissement public de santé mentale, de quatre équipes mobiles et de sept centres médico-psychologiques, mais leur action manque parfois de coordination. Nous devons améliorer l'orientation des patients et mener des campagnes de prévention ciblées, dans la durée.

Face au manque de spécialistes, comment renforcer l'attractivité du territoire ?

La densité de médecins généralistes est correcte, mais certaines spécialités manquent de professionnels, notamment l'oncologie et la psychiatrie de ville. Nous devons inciter les étudiants en médecine accueillis en stage à revenir exercer ici, faciliter l'installation des nouveaux praticiens grâce à un guichet unique et nous appuyer sur les équipements de pointe du nouveau CHU.

La qualité de l'eau demeure une préoccupation majeure. Comment l'agence renforce-t-elle la surveillance sanitaire ?

Nous avons réalisé plus de 2 000 contrôles de l'eau de

consommation en 2025 et maintiendrons ce niveau. Le taux de conformité atteint 97 %. Il faut toutefois rester vigilant sur l'eau stockée dans les citernes des particuliers que nous ne pouvons pas contrôler. Nous surveillons également les eaux de baignade sur 124 sites. En cas de pollution, nous alertons les mairies, qui peuvent alors interdire la baignade ou la consommation d'eau. Mais la prudence s'impose dans des zones de baignade non contrôlées, surtout pour les enfants.

Le nouveau CHU constitue l'un des grands dossiers de votre prise de fonctions. Quel rôle l'agence joue-t-elle dans l'accompagnement de son ouverture ?

Comme tous les hôpitaux, le CHU dispose de son autonomie de gestion. L'agence veille toutefois aux grands équilibres budgétaires et aux moyens de les restaurer si nécessaire, tout en assurant ses missions de pilotage et de régulation. Ce nouvel hôpital, entièrement financé par l'État, est aussi un projet majeur pour le territoire. Je me rends régulièrement sur le site et échange avec son directeur général pour suivre l'installation des services et les éventuelles difficultés. Mon rôle est d'accompagner le CHU et de rester à l'écoute des professionnels. À ce jour, l'activité ambulatoire a déjà démarré : environ 300 patients viennent chaque jour au nouveau CHU. L'installation du pôle mère-enfant est prévue en novembre.

*EHPAD : établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes.

Bio express

Philippe Luccioni-Michaux a fait sa carrière dans plusieurs administrations avant de rejoindre le secteur de la santé. De 2005 à 2009, il est chef de service chargé du budget et des marchés publics au ministère de l'Économie et des finances. Il travaille ensuite au ministère de l'Éducation nationale de 2010 à 2017. Jusqu'en 2020, il est directeur de cabinet adjoint de la préfète de la Somme, chargé des sécurités. C'est pendant la crise du Covid-19 qu'il rejoint l'ARS Normandie où il dirige la délégation départementale de l'Eure durant cinq ans jusqu'en 2026.

Formation

FAIRE
GRANDIR LES
TALENTS D'ICI

De l'emploi à l'enseignement supérieur, le groupe **Actual** poursuit son développement avec une ambition : accompagner les parcours professionnels, développer les compétences et répondre aux besoins des entreprises. L'ouverture d'un campus ESUP en Guadeloupe marque une nouvelle étape dans cet engagement.

Texte Sarah Balay – Photo Lou Denim



Ena Romney, directrice régionale Antilles-Guyane du groupe Actual

Référence depuis 35 ans dans les domaines de l'emploi, du recrutement, de l'insertion professionnelle et de la formation, le groupe Actual a progressivement développé sa présence et diversifié ses activités pour accompagner les entreprises et les talents du territoire.

« Nos agences d'emploi restent le

moteur de notre activité », explique Ena Romney, directrice régionale Antilles-Guyane du groupe Actual. Présentes en Guadeloupe, en Martinique, en Guyane, à Saint-Martin et à Saint-Barthélemy, les agences Actual accompagnent les entreprises dans leurs besoins en recrutement et en travail temporaire, dans des secteurs aussi variés que le BTP, l'industrie, le commerce, la logistique, l'hôtellerie-restauration, le tertiaire et le médical.

À leurs côtés, les agences Ergos Actual Insertion jouent un rôle essentiel dans l'accompagnement des personnes éloignées de l'emploi. Leur mission : favoriser l'accès à l'emploi en associant

des expériences professionnelles à un accompagnement social et professionnel individualisé, permettant de lever les freins à l'insertion et de construire des parcours durables. Le groupe intervient également dans le domaine de la formation professionnelle, notamment à travers

Envergure, qui propose des actions de formation et d'accompagnement au développement des compétences. Avec l'ouverture, en septembre, d'un campus ESUP aux Abymes, en Guadeloupe, le groupe franchit une nouvelle étape en élargissant son engagement à l'enseignement supérieur.

Déjà présente dans plusieurs grandes villes de l'Hexagone, l'ESUP, école supérieure de commerce, de gestion et de management du groupe Actual, s'implante pour la première fois en Outre-mer.

« Notre ambition est de permettre aux jeunes antillo-guyanais de poursuivre des études supérieures de qualité sans être contraints de partir. Nous voulons leur donner les moyens de développer leurs compétences ici, de construire leur avenir professionnel et de contribuer au développement économique local », souligne Ena Romney.

Installé dans des locaux spécialement aménagés, le campus dispose de salles de cours, d'espaces de coworking et d'une cafétéria, offrant aux étudiants un environnement propice à l'apprentissage et aux échanges.

Ce projet porte en lui toutes les valeurs d'Actual : le passionnement humain, l'audace, la responsabilité et la proximité.

3 questions à...

Christelle Turlet, directrice de l'ESUP, école supérieure de commerce et de management, en Guadeloupe.



« DANS UN CAMPUS MODERNE ET ÉQUIPÉ, LES ÉTUDIANTS BÉNÉFICIENT DE CURSUS ENCADRÉS PAR LE RÉSEAU NATIONAL QUI VEILLE AU RESPECT DES CAHIERS DES CHARGES PÉDAGOGIQUES »

« Un encadrement bienveillant »

QUE PROPOSEZ-VOUS À LA PREMIÈRE PROMOTION DE CE NOUVEAU CAMPUS ?

Depuis la rentrée, une soixantaine de jeunes préparent quatre BTS* en apprentissage dans le commerce, la relation client, la comptabilité et la gestion. Ces formations répondent aux besoins des entreprises locales et à la demande des étudiants. Implanté en Guadeloupe, ce campus s'adresse à l'ensemble des Antilles-Guyane. Nous souhaitons atteindre 300 étudiants d'ici trois à quatre ans. Selon les résultats et les attentes des autres territoires, le modèle pourrait ensuite être dupliqué.

QU'EST-CE QUI DISTINGUE VOTRE ACCOMPAGNEMENT ?

Dès l'admission, les tests et l'entretien permettent d'apprécier le niveau scolaire, mais aussi la motivation. Nous allons ensuite jusqu'à prospecter les entreprises avec les jeunes, sur le terrain. Coaching, ateliers, préparation aux entretiens : ils ne sont pas seuls dans leurs démarches. Cet encadrement bienveillant se poursuit durant la formation pour repérer les difficultés et prévenir le décrochage. Dans un campus moderne et équipé, les étudiants bénéficient de cursus encadrés par le réseau national qui veille au respect des cahiers des charges pédagogiques. Nous visons 96 % de taux de réussite.

QUELLES PERSPECTIVES OFFREZ-VOUS APRÈS LE BTS ?

Nous encourageons la poursuite d'études avant tout car le territoire a besoin d'agents de maîtrise et de cadres. C'est pour cela que dès 2027, nous prévoyons d'étoffer notre offre, notamment avec un bachelor dans le commerce. Ceux qui souhaitent travailler juste après leur BTS pourront être accompagnés par les agences d'emploi du groupe.

*BTS MCO (management commercial opérationnel) ; NDRC (négociation et digitalisation de la relation client) ; CG (comptabilité et gestion) ; GPME (gestion de la PME).

Formation

UN RÉGIMENT EN MOUVEMENT

Former, insérer et se tenir prêt à porter assistance aux populations : le **régiment de service militaire adapté (RSMA)** de Guadeloupe fait évoluer ses actions pour répondre aux besoins du territoire. Son nouveau chef de corps, le colonel Nicolas Terrenoir, détaille les projets en cours.

Texte Sarah Balay

Quels sont les fondements du Service militaire adapté (SMA) et comment ses formations évoluent-elles avec les besoins des entreprises ?

Chaque territoire ultramarin accueille un régiment dont la mission repose sur l'insertion de la jeunesse – l'activité principale –, le secours aux populations et le développement des territoires. En Guadeloupe, nous proposons 25 filières de formation adaptées à l'économie locale. Certaines, comme les travaux publics, le transport ou la sécurité, sont bien établies. D'autres évoluent, ouvrent ou ferment selon les besoins des chefs d'entreprise. Par exemple, en ce moment, nous réfléchissons à de nouvelles formations liées aux métiers de la mer. Nous pouvons aussi répondre à un besoin précis de recrutement. C'est le cas avec le groupe Bernard Hayot (GBH), qui s'est engagé à embaucher dix mécaniciens automobiles par an. Le RSMA recrute les jeunes et les forme pendant six mois, qui poursuivent ensuite leur parcours en alternance avant de signer un CDI. L'entreprise compte sur le SMA pour transmettre aux jeunes les bases du métier, mais aussi certaines valeurs comme la rigueur et l'esprit d'équipe.

L'ouverture d'une crèche au sein du régiment est prévue dans quelques semaines. Pourquoi ce choix ?

Ce projet, lancé en 2020-2021, avec le soutien de la caisse d'allocations familiales (CAF) et du conseil régional, vise à faciliter l'accès des jeunes parents aux formations du SMA et à permettre d'accueillir plus de mères isolées parmi nos volontaires. La crèche, dont l'ouverture est prévue courant octobre, sera exploitée par la société Eva Benjamin. Elle comptera, à terme, 60 berceaux : 20 réservés pour les volontaires du régiment, 20 pour ses cadres et 20 ouverts à la population. Trente places seront disponibles dans un premier temps. La crèche fermera quotidiennement ses portes à 18 h 30. Les mères hébergées à l'internat devront donc prévoir un relais pour la nuit, par exemple au sein de leur famille. Autre point positif : certains stagiaires de notre filière petite enfance pourront y effectuer un stage.



À Marigot (Saint-Martin), la Maison du SMA accompagne les jeunes vers les formations du régiment et l'emploi sur leur territoire.

Inaugurée en 2025, que va apporter la création de la Maison du SMA à Saint-Martin ?

Cette implantation à Marigot répond à une demande ancienne de la collectivité de Saint-Martin, dont les jeunes de 18 à 25 ans peuvent se former au RSMA de Guadeloupe. Ouverte depuis octobre 2025, la Maison du SMA dispose, depuis août 2026, d'une équipe dédiée de deux cadres et deux volontaires techniciens. Ils accueillent et informent les jeunes sur les formations, les recrutements et le calendrier du régiment. L'équipe va aussi à la rencontre des entreprises pour mieux connaître leurs besoins et préparer l'insertion future des jeunes une fois de retour sur l'île. Nos médecins se déplacent également pour les visites de pré-recrutement. Nous espérons ainsi accueillir davantage de Saint-Martinois d'ici à 2027.



Colonel Nicolas Terrenoir, chef de corps du RSMA de Guadeloupe

Un retour aux Antilles

Le colonel Nicolas Terrenoir, 44 ans, est entré dans l'armée en 2003, il a servi dans l'artillerie de marine, participé à plusieurs opérations extérieures (Afghanistan, Centrafrique...), puis travaillé sur les questions africaines au Cameroun et à l'état-major des armées à Paris avant de rejoindre la Guadeloupe en juillet 2026. Les Antilles et le service militaire adapté ne lui sont pas inconnus puisqu'il a occupé le poste d'officier adjoint de compagnie au RSMA de la Martinique de 2011 à 2013.

Quel sera le rôle de la future compagnie de réserve du régiment et quels profils souhaitez-vous y recruter ?

Prévue par le plan Impact du SMA, la création de compagnies de réserve à vocation Protection civile est expérimentée en Guadeloupe, en Martinique et à La Réunion. En cas de catastrophe et de réquisition du régiment par la préfecture, cette compagnie prendra le relais de nos volontaires dans les missions d'assistance aux populations, pour leur permettre de reprendre leur formation professionnelle. Nous recrutons

« EN GUADELOUPE, NOUS PROPOSONS 25 FILIÈRES DE FORMATION ADAPTÉES À L'ÉCONOMIE LOCALE. CERTAINES, COMME LES TRAVAUX PUBLICS, LE TRANSPORT OU LA SÉCURITÉ, SONT BIEN ÉTABLIES. D'AUTRES ÉVOLUENT, OUVRENT OU FERMENT SELON LES BESOINS »

Colonel Nicolas Terrenoir, chef de corps du RSMA de Guadeloupe

d'abord d'anciens militaires pour l'encadrement, puis d'anciens volontaires du SMA déjà insérés. L'objectif est d'atteindre près de 100 réservistes par territoire d'ici juillet/août 2028. Des conventions avec les employeurs pourraient, par la suite, faciliter la convocation de leurs salariés réservistes, tout en valorisant leur engagement RSE (responsabilité sociale et sociétale).



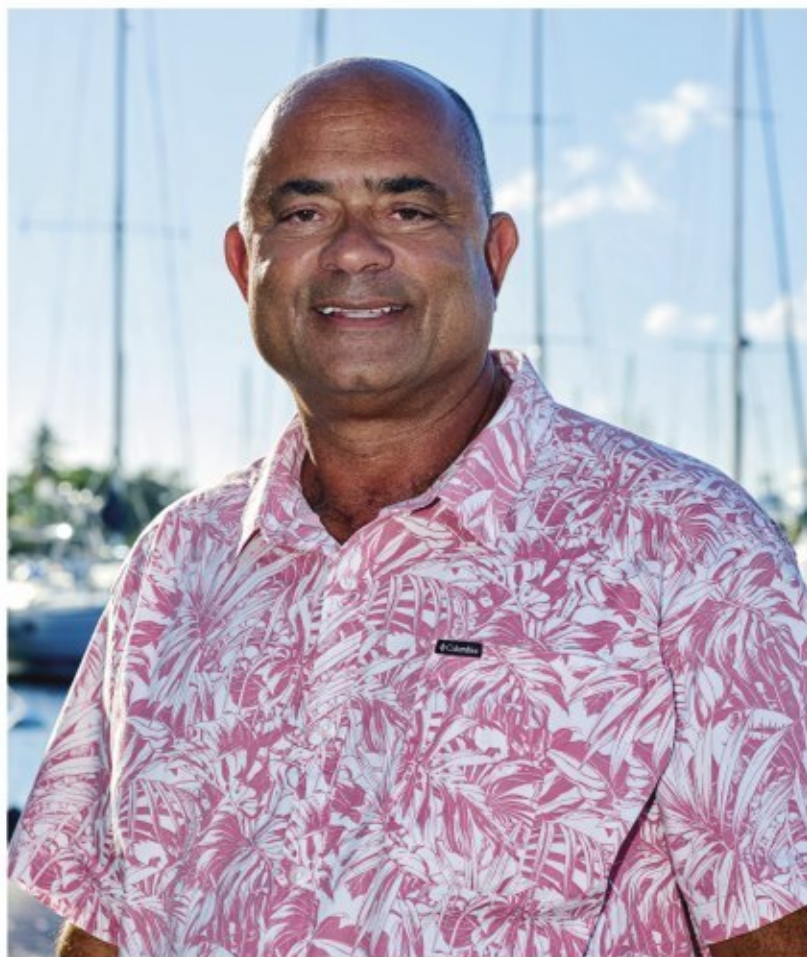
La future compagnie de réserve prendra le relais des stagiaires pour prolonger les missions de secours en cas de catastrophe

Engagement

UN PARTENARIAT
TOURNÉ VERS LA
TRANSMISSION

Chez le skipper Kéni Piperol, la société **Grands Moulins des Antilles (GMA)** a trouvé un exemple de rigueur et de persévérance. En soutenant son aventure dans la Route du Rhum 2026 – Destination Guadeloupe, elle souhaite inspirer jeunes et salariés, et leur donner le goût de se dépasser.

Texte Sarah Balay - Photos Lou Denim



Franck Desalme, directeur de GMA

« On ne peut pas prendre la mer comme on va faire une balade ! » Franck Desalme, directeur des Grands Moulins des Antilles (GMA), mesure les exigences d'une traversée de l'Atlantique en solitaire. Chez Kéni Piperol, rencontré il y a tout juste un an, il admire autant le courage du navigateur que

l'engagement de l'homme.

Pour sa 5^e participation à la Route du Rhum, GMA a donc choisi de soutenir le jeune skipper guadeloupéen dans cette aventure hors norme. « Kéni Piperol incarne des valeurs auxquelles nous sommes attachés : le travail et la persévérance, confie Franck Desalme. Par son parcours,

il montre qu'avec une passion et les moyens de la poursuivre, il est possible d'accomplir de grandes choses. C'est un homme qui aime transmettre, notamment aux jeunes, qui ont grand besoin de nouveaux repères et de nouveaux modèles et qui s'engage pour de grandes causes, comme la lutte contre la drépanocytose*.

Habituée à accompagner des sportifs dans différentes disciplines (Yannick Borel, escrimeur, Jules Lohan, windsurfeur...), GMA apporte à Kéni Piperol un soutien principalement financier. Mais pas seulement. « Nous comptons aussi sur son retour d'expérience après la compétition, poursuit Franck Desalme. Dans les écoles, mais aussi auprès des salariés, chez nous et ailleurs, à qui son parcours peut donner l'envie de se lancer et d'aller au bout de leurs projets. »

En soutenant Kéni Piperol, GMA prend aussi part à une course qu'elle considère bien plus qu'un événement sportif. « Dès le 1^{er} novembre, le nom de Pointe-à-Pitre rayonnera au-delà de nos frontières. Cette transatlantique est un moyen formidable de mettre la Guadeloupe et les Guadeloupéens sous les projecteurs pendant plusieurs semaines. » Cette année, une petite délégation de GMA se rendra d'ailleurs à Saint-Malo pour encourager Kéni Piperol pour le départ.

*Drépanocytose : maladie génétique.

HISSEZ LES
VOILESLE MAG DE LA ROUTE DU
RHUM EN GUADELOUPE

À PARAÎTRE DÉBUT NOVEMBRE



Boulevard de la Pointe Jarry
97122 Baie-Mahault
0590 38 00 38

By
EWAG.

Gastronomie

UN CHEF, UNE FAMILLE, UNE ENTREPRISE

La Maison Strazel, dirigée par Claude Strazel, son épouse Léna et leur fils Julien, défend une cuisine antillaise exigeante. Président de la section restaurants de l'UMIH Direct Guadeloupe, Claude Strazel la pilote en chef d'entreprise : par étape.

Texte Caroline Bablin

« Pour comprendre l'essence de la cuisine et pour évoluer, il faut parfois revenir à la base... » Formé en Guadeloupe, Claude Strazel complète son apprentissage à Paris auprès de Jean-Jacques Massé,

Meilleur Ouvrier de France, et de Jacques Cagnat, chef doublement étoilé, puis au sein des groupes Accor, Barrière et Richard. Il rentre ensuite au pays, par choix, et crée une entreprise de traiteur. La crise

de 2009 met fin à cette première aventure. Avec Léna, il ouvre alors une table d'hôte. Pas de carte : Léna annonce à la voix ce que le chef a trouvé le matin. « C'était très simple, une cuisine populaire,

© Charles Bah



Claude Strazel, chef et cofondateur, défend une cuisine du terroir travaillée avec la technique des grandes maisons.

© Charles Bah



Léna Strazel, co Fondatrice et maitresse de maison incontournable

© Charles Bah



Julien Strazel préside aujourd'hui la société d'exploitation. Formé en hôtellerie-restauration, passé par l'Élysée, il fait le lien entre la salle et la cuisine

avec un plat du jour à 10 euros. » Mais les clients du traiteur en veulent davantage, et le chef écoute son marché. La carte monte en gamme. « On a gardé l'essence de la cuisine créole, réalisée avec toute la précision et la technique acquises dans les restaurants gastronomiques où j'ai travaillé. »

Reconstruire étape par étape

En 2022, La Table de Léna rouvre à Jarry sous l'égide de Maison Strazel, avec désormais Julien à sa tête, rentré à son tour après des études en hôtellerie-restauration et une mission à l'Élysée. Un projet ambitieux de 300 m², dont le chef tire une méthode : construire étape

par étape, et consolider chacune avant d'ouvrir la suivante. Autour d'une salle de 49 couverts se sont ajoutés une table du chef face aux cuisines, un salon à l'étage et des plats à emporter commandés en ligne.

La matière première en circuit court

C'est la règle de la maison, et elle est autant économique que culinaire, car l'empreinte carbone nous touche aussi dans les îles. Les produits arrivent bruts, en circuit direct, du bateau du pêcheur ou de la fourgonnette de l'éleveur jusqu'à la cuisine. Pour les poissons, tout part d'une marinade : « C'est la base du succès de nos poissons à la carte. » Installé à un point stratégique de la zone industrielle de Jarry, à l'entrée comme à la sortie, du côté du pont de la Gabarre, le restaurant se cache pourtant au fond d'une impasse. On n'y entre pas par hasard : 90 % de la clientèle est locale et fidèle. « La cuisine gastronomique propose le plus souvent une expérience construite autour d'une dégustation. Chez nous, vous retrouvez cette expérience, avec la générosité et les saveurs épicées qu'on sait travailler aux Antilles. »

Le recrutement, un enjeu pour tout le secteur

À l'UMIH Direct Guadeloupe, Claude Strazel porte aussi la voix de la profession sur un point important : le recrutement. « Le personnel qualifié existe bien en Guadeloupe. Mais la nouvelle génération a bien perçu la difficulté de ce métier,

qui ne laisse guère de place à une vie privée telle qu'elle l'entend. » Le constat n'a rien d'un reproche. « Il est aussi vrai qu'avec le travail considérable fourni par la filière agricole et les agro-transformateurs, la production culinaire s'est beaucoup simplifiée, et que la majorité des restaurateurs ont changé de paradigme en proposant des plans plus souples. »

Une affaire de transmission

Le terroir se cherche aussi dans la mémoire. « Il faut aller voir chez les anciens, comment ils concevaient l'approche de nos produits. » Dans la maison, cette mémoire vivante, c'est Léna : « Son père était entrepreneur en bâtiment, mais c'était un grand pêcheur. Elle a grandi là-dedans. » Le restaurant porte son nom, et ce n'est pas un hasard : « Léna, c'est l'âme de la maison. Sans elle, rien de tout cela n'aurait été possible. » En salle, Julien a hérité de sa mère le sens de l'accueil. En cuisine, il a su comprendre toute la sincérité de la cuisine que ses parents ont mise au point.

« Ma recette des palourdes, je la tiens de mon père, lui-même cuisinier restaurateur. C'est une des trois choses qu'il m'a données, avec cette espèce de niaque au travail et la recette du crabe farci. Pour le crabe, il m'a toujours dit : à la fin de la recette, il faut ajouter du thym frais, pour le parfum. » Le crabe farci reste le plat signature de la Maison Strazel.

Le chef accompagne désormais d'autres artisans des métiers de bouche, avec la conviction qui le guide depuis trente ans : un restaurant ne dure que s'il se transmet.

MAISON STRAZEL | LK
UNE HISTOIRE DE FAMILLE

La Table de Léna - Maison Strazel
Impasse André-Ampère
Z1 de Jarry
97122 Baie-Mahault
0590 53 25 35

contact@maison-strazel.com
Plats à emporter :
app.eatself.com/2827
www.maison-strazel.com

PUBLI-COMMUNIQUÉ

Le premier investissement d'un entrepreneur : lui-même

Et si l'investissement le plus difficile n'était pas financier ? Entreprendre, c'est d'abord parler sur soi-même, sur sa vision et sur sa capacité à créer de la valeur. Un état d'esprit que le Réseau Entreprendre® Guadeloupe contribue à développer auprès des entrepreneurs.

Lorsque l'on parle d'investissement, les discussions portent souvent sur les subventions, les aides publiques ou les prêts bancaires. Pourtant, dans la vie d'une entreprise, le premier investissement est rarement financier. Le premier investissement consiste à croire suffisamment en son projet pour lui consacrer du temps, de l'énergie et des ressources avant même d'avoir la garantie du succès. Dans nos territoires, de nombreux entrepreneurs cherchent naturellement à sécuriser leur démarche avant de se lancer. Pourtant, les entreprises qui se développent sont souvent celles dont les dirigeants ont commencé par investir dans leur vision, en travaillant leur modèle économique, en développant leurs compétences et en construisant leur réseau. Investir dans une idée ne signifie pas prendre des risques inconsidérés. Cela signifie lui accorder suffisamment de valeur pour la transformer en projet structuré. Car une idée, aussi pertinente soit-elle, ne crée ni richesse ni emploi tant qu'elle n'est pas devenue une entreprise. Cet investissement personnel ne se limite pas à l'argent. Il repose également sur la capacité du dirigeant à apprendre, à s'adapter et à s'entourer. L'accompagnement constitue d'ailleurs



Line Charles-Hélène, directrice, et Sarah Duhamel, chargée de la gestion administrative

l'un des investissements les plus utiles dans un parcours entrepreneurial. Depuis 14 ans, le Réseau Entreprendre® Guadeloupe agit avec cette conviction : la réussite entrepreneuriale se construit dans la durée grâce au partage d'expérience entre dirigeants. L'association accompagne des créateurs, repreneurs et développeurs d'entreprises à potentiel de création d'emplois afin de favoriser l'émergence d'entreprises pérennes et créatrices de valeur pour la Guadeloupe. Son action repose sur un principe simple : des chefs d'entreprise accompagnent bénévolement d'autres chefs d'entreprise. Au-delà de l'accompagnement individuel, le Réseau favorise également les échanges entre pairs et l'intégration dans une communauté entrepreneuriale engagée. Au fond, la question n'est peut-être pas de savoir si nos idées ont de la valeur. La véritable question est de savoir ce que nous sommes prêts à investir pour les transformer en projets créateurs de richesse, d'innovation et d'emplois. L'enjeu n'est pas de croire aveuglément en toutes les idées, mais de savoir identifier, structurer et accompagner les projets les plus prometteurs afin qu'ils deviennent demain des entreprises créatrices de valeur et d'emplois pour la Guadeloupe. C'est cette ambition que porte chaque jour le Réseau Entreprendre® Guadeloupe aux côtés des entrepreneurs qui font le choix d'agir, de grandir et de contribuer durablement au développement économique de notre territoire.



RÉSEAU ENTREPRENDRE GUADELOUPE
C/O Groupe Amédée Barbotteau
Impasse Jean-Marie Jacquard
ZI de Jarry
97122 Baie-Mahault
www.reseau-entreprendre.org/guadeloupe/

Lancement le
12 Novembre

DEMAIN

Outre mer

Le média des initiatives

GUADELOUPE

MARTINIQUE

GUYANE

ST MARTIN

La chaine TV 100% dédiée à
l'Emploi, la Formation
et l'Entrepreneuriat

contact@demainoutremer.fr

france.tv publicité
outre-mer

EN DIGITAL

EN TÉLÉVISION

EN REPLAY

CANAL+

orange

my CANAL

www.demainoutremer.fr

LES VILLAS DE MARIE-GALANTE

Bienvenue aux villas Coccoloba & Jacaranda

Nous avons à cœur de vous proposer des villas offrant de superbes prestations à Marie Galante. Une des rares îles de la Caraïbe à conserver un charme authentique, préservé et intime. Sur un grand terrain de 7000 m2 vue mer, chaque villa est indépendante et dotée d'une capacité d'accueil de 8 personnes, d'un grand jardin paysager et d'une piscine privée. Les villas Coccoloba et Jacaranda se trouvent à 250 mètres de la plage calme et protégée de Petite Anse, lagon paradisiaque idéal pour les familles avec enfants.



Capesterre



Coccoloba



Jacaranda



Réservez dès à présent sur :

www.villamariegalante.com

Tél.: 0690 42 10 01 / 590 690 421 001

contact@villamariegalante.com



ET SI...

on valorisait enfin les métiers invisibles ?

Ils sont le ciment de nos entreprises et le cœur battant de la solidarité. Et pourtant, on ne les voit jamais. Loin du devant de la scène, rencontre avec celles et ceux qui accomplissent chaque jour des missions vitales pour le collectif.

LES INVISIBLES

TOUS CES MÉTIERS QU'ON NE VOIT PAS

ILS NE FONT PAS LA UNE DES JOURNAUX, TRAVAILLENT SOUVENT DANS L'OMBRE ET POURTANT ILS PORTENT À BOUT DE BRAS LA SOLIDARITÉ DE NOS SOCIÉTÉS. NOUS AVONS PASSÉ QUELQUES HEURES À LEURS CÔTÉS : BÉNÉVOLES, SALARIÉS OU SIMPLES CITOYENS SYMPATHISANTS DES CENTAINES D'ASSOCIATIONS QUI ŒUVRENT AU QUOTIDIEN.





Prisca Melyon-Reinette, éducatrice spécialisée



Maëlys Actry, intervenante psychosociale, ingénieure sociale en formation et coordinatrice de la plateforme



LES VOIX QUI ACCOMPAGNENT

AU SEIN DE L'ASSOCIATION AMALGAME HUMANIS, LA PLATEFORME VOI(E) X - ARC-EN-CIEL SOUTIENT DES PERSONNES LGBT + CONFRONTÉES À DES SITUATIONS DE RUPTURE, DE DISCRIMINATION OU DE MAL-ÊTRE. PENDANT UNE MATINÉE, NOUS AVONS SUIVI DEUX MEMBRES DE L'ÉQUIPE : ENTRE ACCOMPAGNEMENT ÉDUCATIF, COACHING EN IMAGE ET SOUTIEN PSYCHOLOGIQUE.

Texte Sarah Balay - Photo Lou Denim

Le rendez-vous est donné dans les allées d'un magasin de prêt-à-porter de Baie-Mahault. Ce matin de juillet, je retrouve Prisca Melyon-Reinette, éducatrice spécialisée libérale, membre de l'équipe d'écoute et d'accompagnement de la plateforme Voi(e)x - arc-en-ciel, l'un des pôles de l'association Amalgame Humanis. Le défi du jour : aider Mæve*, femme transgenre de

bientôt 17 ans, à renouveler sa garde-robe en vue de son futur emploi dans une boutique de vêtements et de bijoux. « Il faut qu'elle puisse s'habiller de manière professionnelle tout en respectant son style et sa morphologie », m'explique Prisca, qui endosse, le temps d'une matinée, le rôle de conseillère en image.

À voir Mæve se tortiller les doigts et à balayer la galerie marchande du regard, son anxiété saute aux yeux. Je comprends rapidement que cette séance shopping dépasse largement le choix de quelques vêtements. Pendant près de trois heures, il faudra rassurer, encourager, patienter... Et célébrer chaque petite victoire. « Mæve se sent femme depuis toujours, explique Maëlys Actry, intervenante psychosociale, ingénieure sociale en formation et coordinatrice de la plateforme. Elle veut se féminiser à tout prix, utilise beaucoup de maquillage, mais elle doit d'abord apprendre à se trouver elle-même. »

Suite à des difficultés familiales et scolaires, Mæve a souffert de dépression. Placée à l'aide sociale à l'enfance (ASE), elle suit aujourd'hui un parcours d'accompagnement avec la plateforme. Elle vit en autonomie dans un appartement situé non loin des locaux de l'association. « Le placement en foyer collectif est compliqué pour des jeunes transgenres, précise Prisca. Ils ne peuvent intégrer ni un foyer de filles, ni un foyer de garçons. » Dans le cadre de son parcours, Mæve participe à plusieurs ateliers : estime de soi, compréhension de son environnement, travail sur l'anxiété, suivi psychologique, coaching en image, sophrologie et parcours pédagogique. Le choix d'une formation en alternance comme chargée d'accueil et de gestion administrative, dès la rentrée, s'est révélé plus adapté à sa situation qu'un retour au lycée.

Difficulté relationnelle

« Mæve a un problème avec son image. Elle s'imaginerait que tout le monde la regarde. Nous travaillons beaucoup sur son interprétation des situations. Elle a tendance à se dire qu'on la rejette parce qu'elle est comme ci ou comme ça », regrette Prisca. Ce futur emploi représente malgré tout un véritable challenge pour la jeune femme encore peu sûre d'elle. « Je lui fais confiance. Elle n'a pas de difficulté à aller vers les autres, souligne Maëlys. Selon moi, nous sommes tous socialement talentueux. » Les cintres défilent au fil des rayons, jusqu'à trouver les tenues qui permettront à Mæve d'aborder sereinement ses débuts dans la vie active. Le panier se remplit peu à peu de jupes, de robes et de chemisiers, pour la plupart noirs. Le passage à la cabine d'essayage est un moment délicat pour la jeune femme qui souffre de nombreux complexes. De longues minutes s'écoulent avant que Mæve ne sorte enfin. Vêtue d'un t-shirt AC/DC et d'une jolie jupe courte, son sourire radieux fait plaisir à voir. La présence de Sydrey*, bénévole de son âge, n'est sans doute pas étrangère à cette évolution. Prise en charge à l'âge de 13 ans par la plateforme, elle est aujourd'hui référente pour le pôle des moins de 25 ans. Victime de harcèlement au collège, elle a bénéficié d'un suivi psychologique et éducatif avant d'être accueillie chez Prisca. « Aujourd'hui je vais beaucoup mieux et je suis très heureuse de pouvoir aider les plus jeunes. Je suis là pour simplifier le langage ; j'ai leur âge, je suis à leur niveau. »

Vers davantage d'autonomie

Même si le suivi et l'accompagnement occupent l'essentiel de leur activité, Prisca et Maëlys sont aussi écoutantes. Les appels leur parviennent directement

sur leur portable. Au cours de la matinée, Nathan, 20 ans, contacte Maëlys pour une difficulté relationnelle. Homosexuel, Nathan s'est rapproché, de manière platonique, d'un homme plus âgé que lui depuis quelques semaines. Gêné par la différence d'âge et par le regard des autres, il a décidé de couper les ponts brutalement, sans explication. « Quand on ne veut plus côtoyer quelqu'un, il faut le lui dire, lui explique l'écouter. Si tu ne veux plus qu'il soit ton ami, tu dois aussi le lui dire. C'est important de communiquer. Les gens ne sont pas dans ta tête. Tu n'es pas le centre du monde. » Suivi par la plateforme depuis le mois d'octobre, il sollicite régulièrement les équipes pour un soutien psychologique. Comme Mæve, il vit dans un appartement situé à proximité de l'association. Handicapé à 80 % à la suite d'un accident survenu à l'âge de neuf ans, il a été placé très jeune. Aujourd'hui, il vit en semi-autonomie et bénéficie d'un accompagnement quotidien. Selon Maëlys, « il présente les capacités intellectuelles d'un enfant de 7 ans, tout en ayant la sexualité d'un adolescent de 16 ans ».

Quelques minutes plus tard, Nathan raccroche, un peu plus apaisé. Pour Maëlys, cet échange n'est qu'une situation parmi tant d'autres dans une journée où les besoins d'écoute côtoient l'accompagnement de terrain. Elle retrouve Mæve et Prisca, occupées à faire un dernier tri parmi les vêtements choisis. Mæve repart finalement avec une dizaine de tenues. « Je suis contente, j'ai de quoi aller travailler... Et pas seulement du noir ! », sourit-elle. Pour l'équipe de Voi(e)x - arc-en-ciel, derrière cette séance de shopping comme derrière chaque appel, l'objectif reste le même : accompagner chacun vers davantage d'autonomie.

*Les prénoms sont fictifs pour des raisons de confidentialité.



Alice Landes, coordinatrice de l'accueil de jour et accompagnante sociale



Karine Calcul, responsable communication et événements



Océane Sorrondo, coordinatrice de projets

LES FEMMES DU TROIS LIEU

EN MARTINIQUE, LE TROIS LIEU ACCUEILLE TROIS STRUCTURES AVEC UNE SEULE AMBITION : OFFRIR UN ACCOMPAGNEMENT GLOBAL AUX FEMMES LES PLUS VULNÉRABLES.

Texte Floriane Jean-Gilles - Photo Jean-Albert Coopmann

Ce ne sont pas les travaux de réaménagement qui empêcheront la distribution de colis alimentaires, ce lundi 14 septembre, au 122 rue Lamartine à Fort-de-France. Océane Sorrondo, coordinatrice de projets, s'affaire. Elle vient de réceptionner les paniers de fruits et légumes frais préparés par Cerise Péyi, partenaire de l'opération. La livraison de la Banque alimentaire ne devrait plus tarder, il est bientôt 10h. Océane a 26 ans. Elle a intégré le pôle Santé-Bien-être du Trois Lieu il y a quelques mois, après un début de carrière dans une ONG humanitaire. Elle est l'une des trois coordinatrices de projet que compte le groupement d'associations. Car le Trois Lieu n'est pas une entité juridique à part entière, c'est un espace de 200 m², créé en 2016, qui rassemble trois structures

complémentaires : l'ONG D'Antilles et d'Ailleurs, la délégation départementale du Mouvement du Nid et l'association FLAM (Femmes latino-américaines en mouvement). Chacune œuvre à l'émancipation, l'autonomie et l'inclusion des femmes, en cohabitant et mutualisant espaces et compétences. Même toit, même combat.

La distribution de colis alimentaires est un rendez-vous mensuel. « Lorsque nous le pouvons, nous ajoutons aussi des produits issus de notre jardin de proximité, précise Océane. Nous commandons, chaque mois, deux types de denrées à la Banque alimentaire avec qui nous sommes conventionnés : des produits secs (pâtes, lentilles, haricots, huile, lait, conserves de fruits et légumes, soupes, biscuits et confiserie, laits et petits pots pour bébé, etc.) et des produits d'hygiène (produits pour la peau et produits ménagers). Nous commandons en fonction du nombre de femmes accompagnées et inscrites pour la distribution alimentaire. Ce chiffre varie donc d'un mois à l'autre. Ce mois-ci, nous avons commandé 60 paniers de fruits et légumes et une quantité de denrées de la Banque alimentaire correspondant aux besoins de 60 familles. » Les colis sont ainsi personnalisés selon les besoins spécifiques et préférences des femmes et de leur foyer, mais toujours de façon équitable. « Nous répartissons les denrées de la Banque alimentaire par catégories de produits, en tout cas celles dont nous disposons en grandes quantités. Dans ces catégories, les femmes peuvent choisir les produits selon leurs régime alimentaire, préférences ou besoins. Les paniers

de fruits et légumes de Cerise Péyi sont, eux, tous composés de la même manière », détaille Océane. La distribution prévue à 14h a duré 2 h 30 cet après-midi-là. 45 femmes se sont présentées. Toutes sont accompagnées par les associations hébergées au Trois Lieu. Toutes sont victimes d'exploitation sexuelle.

Le Trois Lieu accueille des femmes en situation d'extrême vulnérabilité. À la précarité alimentaire, à laquelle tente de répondre la distribution de colis, s'ajoute bien souvent la précarité administrative, juridique et sociale. Le Trois Lieu a ainsi développé un modèle holistique pour une prise en charge globale des femmes. Psychologues, infirmières, médecins, assistantes sociales, éducatrices spécialisées les aident ainsi dans leurs démarches quotidiennes. Il faut tout réapprendre. « Le but est de les remobiliser, explique Alice Landes, les aider à s'insérer, les aider à valoriser leurs compétences. Parce que bien souvent elles sont persuadées qu'elles ne peuvent rien faire, qu'elles ne valent rien. Ce sont des femmes qui sont marginalisées par une intersection d'éléments. Elles sont souvent issues de classes sociales inférieures. Nous avons des femmes illettrées. Une majorité d'entre elles sont des migrantes, donc allophones. Elles ne maîtrisent pas les codes socioprofessionnels, ignorent leurs droits. Elles ne vont pas savoir, par exemple, que même si elles n'ont pas de papiers elles peuvent porter plainte en cas de viol ou d'agression. On travaille tout cela. » Alice Landes, est coordinatrice de l'accueil de jour et accompagnante sociale depuis 4 ans au sein de la structure. Depuis le début de l'année, elle suit

une trentaine de femmes engagées dans le parcours de sortie de prostitution. Elle est présente le jour de la distribution de colis alimentaire et papillonne de bénéficiaire en bénéficiaire. Elle adresse sourires et paroles chaleureuses aux femmes qu'elle côtoie dans le cadre de leur accompagnement. « Ce sont des moments importants, souligne Alice. Cela me permet de discuter avec elles dans un autre contexte mais aussi de les observer, de voir comment elles s'organisent et interagissent quand elles attendent leur colis. »

Des chiffres loin de refléter la réalité

En 2025, 381 personnes ont été accompagnées en file active, c'est-à-dire vue dans les six derniers mois, par le Mouvement du Nid. Un chiffre en progression par rapport à l'année précédente même si, de l'aveu d'Alice, il ne reflète sans doute qu'une infime partie de la réalité : « Nous ne touchons pas la totalité des personnes qui sont en prostitution, ce sont particulièrement les femmes qui sont en prostitution de rue qui vont s'adresser à nous. Or, malheureusement, aujourd'hui la prostitution ne se limite pas à la rue, elle est sur les réseaux sociaux, sur Internet, elle s'échange aussi contre un service rendu... Le propre de la prostitution est qu'elle est invisible. Nous avons énormément de mal à récolter des données ». 381 femmes accompagnées l'année dernière, quand 457 dossiers ont été ouverts. Qu'advient-il des 76 autres femmes qui ont un jour poussé la porte du Trois Lieu ? Océane et Alice sont unanimes, le parcours est si complexe que certaines

femmes ne restent que quelques mois. « Ce sont des situations qui sont extrêmement instables. C'est de la survie. Forcément tout est précaire, tout est en constante construction. Alors oui certaines ne reviennent pas. Parce qu'elles ont dû quitter le territoire. Parce qu'elles doivent faire face à une situation qui les empêche de venir. Parce qu'elles ont cessé la prostitution. Parce qu'elles n'en ressentent plus la nécessité. Bien sûr nous faisons tout pour maintenir le lien, on les appelle, on leur envoie des messages. Malgré tout, le parcours de sortie de prostitution est très accidenté, observe Alice avant de poursuivre. Nous, on a une date d'entrée, on n'a pas de date de fin. Notre but, c'est d'être là le temps qu'il faut, le temps qui est nécessaire. »

Le 122 rue Lamartine est un lieu ressources. Ici, les femmes viennent se décharger, oublier les soucis du quotidien, alléger, en partie, leurs difficultés. On y parle anglais, espagnol, français, créole. Car l'origine des femmes migrant en Martinique a également évolué au gré des aléas géopolitiques de la grande région. S'il y a quelques années, les femmes venaient majoritairement de la République dominicaine ou alors d'Haïti, « en extrême détresse, en ayant faim et en n'ayant rien du tout avec elle », insiste Alice, elles viennent aujourd'hui de Colombie, du Venezuela, de la Dominique et de Sainte-Lucie. Alors, pour elles, les équipes s'adaptent et s'emploient à créer des locaux confortables, c'est d'ailleurs l'objet des travaux en cours confirme Karine Calcul, responsable communication et événements du Trois Lieu. L'accueil se fera désormais uniquement au rez-de-chaussée afin que les femmes se repèrent plus facilement et pour faciliter le déplacement des personnes à mobilité réduite.

Savourer les petites victoires

« Nous sommes toutes conscientes que le fait que cet espace existe est une belle réussite. La plupart du temps, quand les dames sortent d'un entretien, et même si concrètement nous n'avons pas fait grand-chose, elles nous remercient. Je pense que le simple fait d'avoir été écoutées et accueillies de manière digne, dans un cadre agréable, participe à rétablir un peu de justice dans leur existence. Et quand je parle de justice, je parle simplement des

droits fondamentaux d'un individu, du droit à la dignité. Le plus difficile pour moi est de faire face à cette frustration. Celle de ne pas être capable de tout régler. D'être dans une certaine impuissance », confie Alice. Alors parfois, les équipes, elles aussi, ont besoin de se décharger. Alice, comme Océane et Karine, bénéficient, quand elles le souhaitent, d'un accompagnement psychologique. Océane confie que même si elle n'a pas encore eu l'occasion de consulter la psychologue, le soutien mutuel que s'apportent les membres du Trois Lieu est souvent un recours précieux. À cela s'ajoute, une fois par mois, l'analyse de pratique qui permet d'échanger sur les difficultés. « Ce sont des espaces très importants, car ce n'est pas anodin de recevoir tous les jours cette dose de souffrance, poursuit Alice. Pendant ces réunions, on revient sur les choses qui ont été difficiles, les choses qui nous ont fait souffrir, les choses sur lesquelles

nous ne sommes pas d'accord. On prend du recul ensemble, on réfléchit ensemble. »

Ces parcours de vie émaillés de violence, et souvent d'extrême violence, ces vies cabossées, comme celle de Violette*, c'est encore Alice qui nous le raconte. Cela fait plusieurs années que Violette a intégré le parcours de sortie de prostitution. Quand les équipes du Trois Lieu l'ont rencontrée, Violette se prostituait depuis

plusieurs années déjà. Elle avait une cinquantaine d'années, venait d'Haïti et logeait dans un squat des Terres Sainville, « dans des conditions absolument immondes », se souvient Alice. Malgré tout, Violette est une femme digne, souriante, toujours ponctuelle aux rendez-vous. Mais elle ne parle pas de la prostitution, non, de ça on parlera plus tard. D'abord s'occuper du reste, des besoins vitaux. Car dans les conditions d'insécurité constante dans lesquelles elle vivait, Violette a développé des troubles psychologiques importants jusqu'à la paranoïa. Puis la machine s'est mise en route : relogement d'urgence, entrée dans le Parcours... Aujourd'hui Violette est complètement sortie de la prostitution. Elle a un emploi, un cercle social et entretient une relation avec une personne, sans violence. « Certaines dames font des miracles », sourit Alice. Pour le reste, il y a le Trois Lieu.

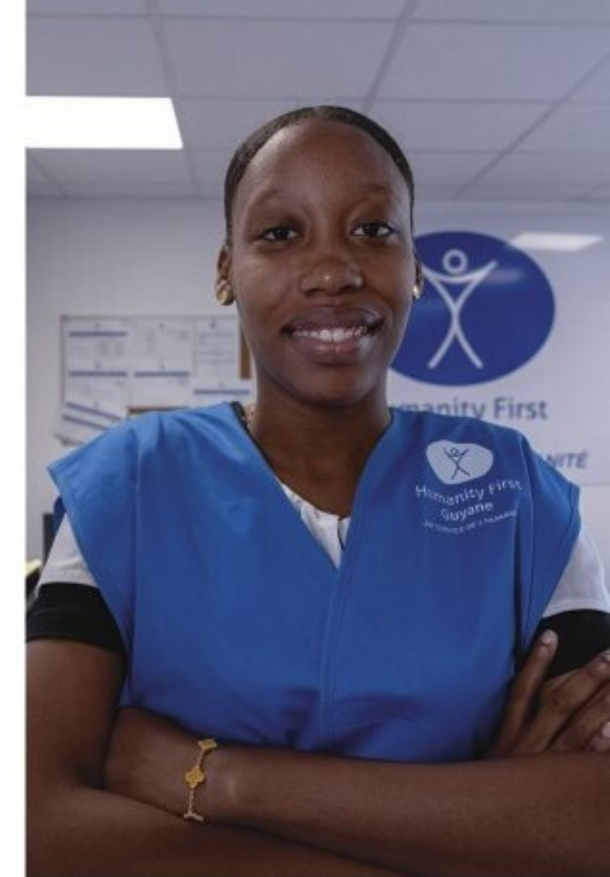
* Le prénom a été modifié

« C'EST DE LA SURVIE. FORCÉMENT TOUT EST PRÉCAIRE, TOUT EST EN CONSTANTE CONSTRUCTION »

Alice Landes



Béatrice Laborie, directrice de Humanity First



Tamara Milforce, accompagnatrice

LES CLEFS D'UN NOUVEAU DÉPART

EN PLEIN CŒUR DE CAYENNE, UNE PORTE DEVANT LAQUELLE TOUT LE MONDE PASSE SANS LA VOIR. DERRIÈRE, HUMANITY FIRST ACCUEILLE DES FAMILLES VENUES DE SYRIE, D'HAÏTI OU D'AFGHANISTAN. ENTRE REPAS CHAUDS, LOGEMENTS ET DÉMARCHES, LES ÉQUIPES EXERCENT UN MÉTIER INVISIBLE, AU SERVICE DE PERSONNES QUI LE SONT TOUT AUTANT.

Texte et photo Karolynne Videira Hubert

Cayenne, centre-ville. J'ai rendez-vous avec Béatrice, directrice de Humanity First. Dans son bureau, ce

sont d'abord les trousseaux de clés qui attirent mon regard. Chacun ouvre un logement, à Rémire-Montjoly, à Raban ou à Pasteur, et derrière chaque porte, une famille repart de zéro. Humanity First ? Ce nom ne vous dit sans doute rien. L'association existe pourtant depuis plus de trente ans. Basée à Londres, présente dans 67 pays, elle mêle bénévoles et salariés. Sa devise tient en quatre mots : « Au service de l'humanité ».

Un toit, un repas, des papiers

Le quotidien se conjugue en trois verbes. Nourrir d'abord. Chaque midi, jours fériés compris, l'équipe sert des repas chauds place des Palmistes, à 100 personnes, parfois plus. Moi qui passe par là tous les jours, je n'avais jamais rien remarqué. Pourtant, ils sont bien là, salariés et bénévoles, fidèles au poste. Tous les quinze jours, les résidents sans ressources reçoivent aussi un colis alimentaire, préparé par les agents polyvalents de l'association. Loger ensuite. Entre Sinnamary, Matoury et Cayenne, l'association gère 300 places, la deuxième capacité d'accueil du territoire après la Croix-Rouge. « Et c'est toujours plein », précise la directrice. Accompagner enfin. Pendant six mois au moins, chaque famille retrouve chaque semaine son accompagnatrice sociale. Statut de réfugié, titre de séjour, caisse d'allocations familiales, école des enfants, tout y passe. Le but, « les aider à être autonomes et à s'intégrer dans la société » souligne Béatrice.



Bonjour, hola, salam

Du bureau, nous rejoignons à pied le Palika, à quelques mètres de là. Une vingtaine de familles vivent dans cet hôtel. Ici, les conversations sautent du français à l'espagnol, de l'anglais au portugais, avec un peu d'arabe. Afghans, Syriens, Haïtiens, Dominicains, Marocains... Parmi eux, d'anciens professeurs, des médecins, des ouvriers. Certaines accompagnatrices parlent portugais ou anglais. Quand les mots manquent, l'intelligence artificielle prend le relais. Tous attendent les papiers qui leur permettront de travailler. Avec mon *portunhol*, mélange de portugais et d'espagnol, je me lance, tant bien que mal. C'est ainsi que je rencontre Omar et son fils. Ce Syrien a fui la guerre, puis tenu quatorze ans, une boulangerie au Venezuela, avant qu'une vague de violence pousse la famille à repartir. L'association ? « Perfecto », tranche-t-il en espagnol. Et son accompagnatrice a « un grand cœur ». Omar suit désormais les cours de français et s'impatiente. « Je n'ai pas l'habitude de rester assis à ne rien faire. » Pour lui, tout passe par la langue. « Sans bien parler français, on ne trouve pas de travail. » Après la Syrie et le Venezuela, son fils découvre l'école guyanaise, dans une langue qu'il ne parle pas encore. Il se sent parfois mis à l'écart par les autres élèves, et surtout peu compris par ses professeurs. « Il faut travailler avec le cœur, comprendre que c'est une autre culture », glisse son père. Comme 90 % des réfugiés accueillis ici, la famille pense partir pour l'Hexagone, où l'ancien boulanger espère relancer son commerce.

Elle sait d'où ils viennent

Je discute ensuite avec Tamara, 22 ans. Diplôme tout juste en poche, elle se forme pour devenir accompagnatrice. Fille de parents venus d'Haïti, elle

a connu enfant ce que vivent les familles qu'elle suit aujourd'hui. « Je sais à quel point c'est difficile de fuir la guerre et de se retrouver seul dans un pays, sans accompagnement. » Écouter ces récits de vie n'a rien d'anodin. Les accompagnatrices en parlent entre elles, avec leur chef de pôle, avant de s'aérer la tête au sport ou au jardin. Au quotidien, c'est surtout la résilience qui frappe. « Ce n'est pas écrit sur leur tête qu'ils ont vécu des traumatismes », souligne la directrice. Béatrice, elle, avait été embauchée comme directrice des ressources humaines. Trois mois plus tard, on lui proposait la direction. Elle ne cherchait pas spécialement une association, mais elle y a trouvé « ce qui nous fait vibrer ». Le même verbe revient chez Audrey, 38 ans, arrivée récemment en Guyane avec son mari. Entre plusieurs postes possibles, elle a choisi celui qui lui « ressemble ». Leur métier ne se voit pas. Ses effets, si. Une clef remise, un enfant inscrit à l'école, une première phrase en français.

LE FRANÇAIS À TOUTES LES SAUCES

Chez Humanity First, tout est prétexte à apprendre le français. Un atelier cuisine devient un échange entre cultures ; un atelier ménage, une leçon de vocabulaire. L'équipe y accueille volontiers des bénévoles et d'autres bonnes volontés aident à la distribution des repas, ou traduisent quand elles parlent une autre langue. Parmi elles, des demandeurs d'asile qui veulent rendre un peu de ce qu'ils ont reçu. Le suivi des dossiers, lui, reste confidentiel et réservé aux salariées.



PRORENT
LOCATION DE VOITURES

Et si vous passiez au vert?



Découvrez notre large gamme de véhicules hybrides !

www.pro-rent.com

LARGE CHOIX DE VEHICULES

TARIFS ATTRACTIFS

NAVETTE AEROPORT & PORT

Z.I. JARRY

228 RUE ALFRED LUMIERE

0590 26 73 44

reservationpro-rent@orange.fr



Prorent Guadeloupe

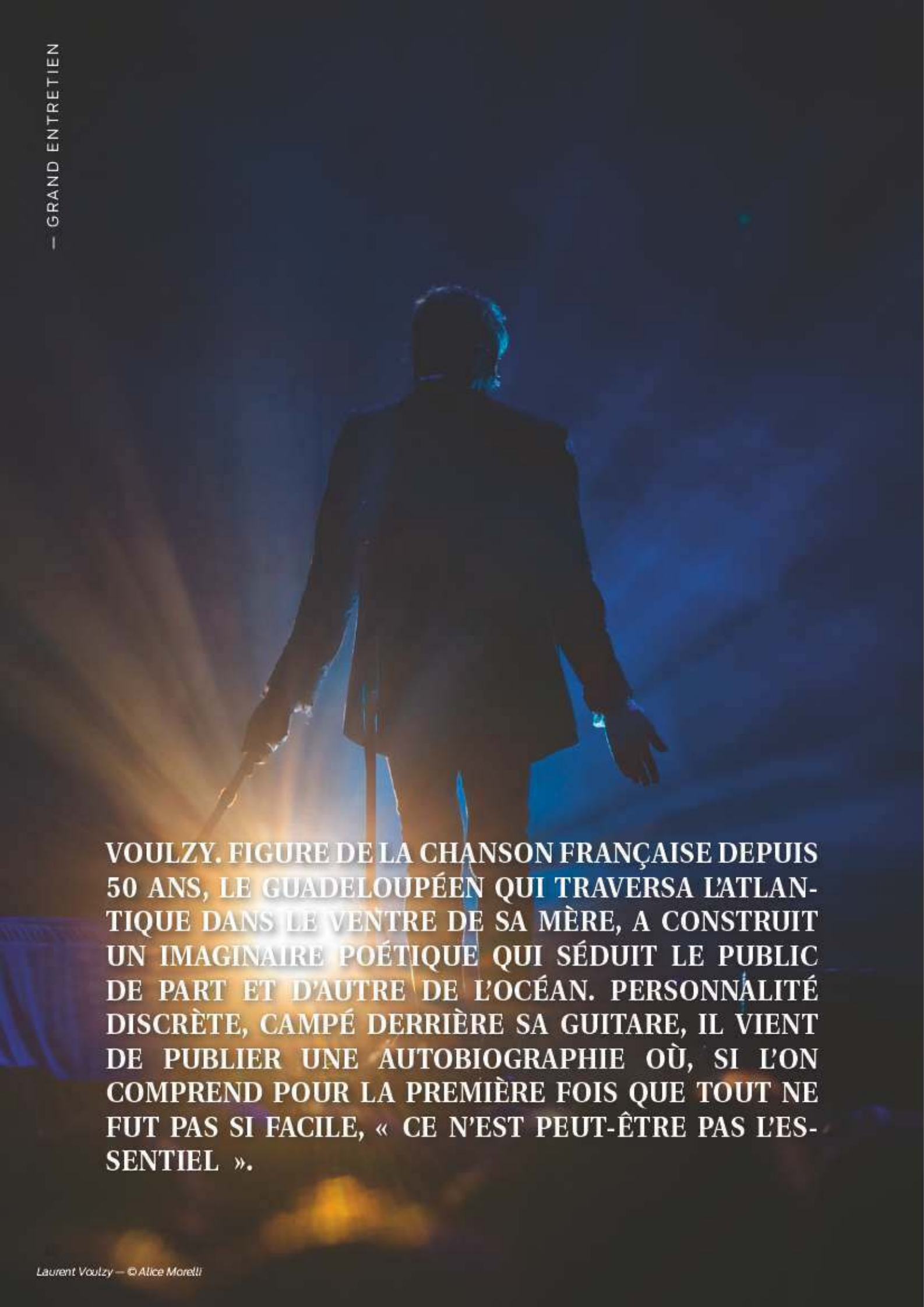


Arnaud Fauquembergue
Alain Franck Valero
Thierry Devimeux
Caroline Calbo
Jean-Marc Clavier
Chantal Cusset-Gaydu
Philippe Luccioni-Michaux
Ena Romney
Christelle Turlet
Colonel Nicolas Terrenoir
Franck Desalme
Claude Strazel
Léna Stazel
Julien Strazel
Line Charles-Hélène
Sarah Duhamel

LES YEUX DU MÉDIA

Prisca Melyon-Reinette
Mælys Actry
Kéni Piperol
Cédia Vainqueur
Arnaud Fauquembergue
Alain Franck Valero
Thierry Devimeux
Caroline Calbo
Jean-Marc Clavier
Chantal Cusset-Gaydu
Philippe Luccioni-Michaux
Ena Romney
Christelle Turlet
Colonel Nicolas Terrenoir
Franck Desalme

© Jean-Albert Coopmann



VOULZY. FIGURE DE LA CHANSON FRANÇAISE DEPUIS 50 ANS, LE GUADELOUPÉEN QUI TRAVERSA L'ATLANTIQUE DANS LE VENTRE DE SA MÈRE, A CONSTRUIT UN IMAGINAIRE POÉTIQUE QUI SÉDUIT LE PUBLIC DE PART ET D'AUTRE DE L'Océan. PERSONNALITÉ DISCRÈTE, CAMPÉ DERRIÈRE SA GUITARE, IL VIENT DE PUBLIER UNE AUTOBIOGRAPHIE OÙ, SI L'ON COMPREND POUR LA PREMIÈRE FOIS QUE TOUT NE FUT PAS SI FACILE, « CE N'EST PEUT-ÊTRE PAS L'ESSENTIEL ».

« Ma vie aurait été différente si j'étais né ici »

Propos recueillis par Mathieu Bachelard

Après 50 ans de carrière, tout le monde connaît vos chansons mais j'ai l'impression qu'on vous connaît assez peu, est-ce volontaire ?

C'est possible qu'on ne me connaisse pas complètement, ce qui ne me dérange pas tellement (sourire). Il y a une vingtaine d'années, des éditeurs m'incitaient à raconter un peu ma vie, à faire une autobiographie. À vrai dire, je ne me sentais pas en fin de vie (rires), je trouvais même que c'était presque prétentieux. Mais l'occasion s'est présentée à nouveau et, même si je ne me sens toujours pas en fin de vie, je me suis prêté à l'exercice et j'y raconte des choses que je n'avais pas exprimées jusque-là.

Qu'est-ce qui vous a décidé finalement ?

C'est parti de quelques lignes que m'avait écrites ma compagne, Isaure Le Faou, sans but précis, et qui m'avaient un peu bouleversé. Je m'étais rendu compte que si je devais écrire quelque chose sur moi ça serait avec elle. C'est ainsi qu'au fil des mois, en divers endroits en France et à l'étranger, elle m'écoutait parler en m'enregistrant et puis elle a commencé à écrire ma vie.

Vos parents étaient Guadeloupéens, mais votre vie s'est ancrée dans l'Hexagone. Comment se mêlent ces deux identités ?

Mon histoire a commencé en Guadeloupe où mes parents se sont connus, avant que ma mère ne traverse l'Atlantique, enceinte

de moi, en paquebot. Je suis donc né en région parisienne où j'ai toujours habité (de 3 à 8 ans, Laurent Voulzy fut placé dans deux familles d'accueil, N.D.L.R.). Dès mes premières années, les attributs de la culture antillaise ont largement imprégné mon être. Ma mère écoutait beaucoup de musique et je pense que les toutes premières chansons que j'ai entendues sont des musiques des Antilles et des musiques cubaines. Danseuse, elle m'a appris à danser la biguine, elle me racontait aussi des histoires sur la Guadeloupe et nous mangions bien sûr des plats antillais. Tout cela à Nogent, à côté de la rivière de la Marne qui a aussi marqué ma vie en tant qu'adolescent et mon rapport à l'eau, j'allais m'y promener avec des garçons et des filles, je m'y suis même baigné.

L'eau en effet est très présente dans votre imaginaire, vous souvenez-vous de votre premier bain de mer aux Antilles ?

La première fois que je suis allé aux Antilles, c'était en Martinique pour emmener mes enfants voir leurs grands-parents maternels. Ce fut très court, un jour et demi à peine, car je devais rentrer aussitôt à Paris où débutait un enregistrement studio. Dès que je suis arrivé, j'ai demandé à aller à la plage et on m'a emmené à Tartane. C'était ma mon premier bain de mer aux Antilles.

Et votre premier voyage en Guadeloupe ? C'était un ou deux ans plus tard cette escale

en Martinique, j'avais 35 ans. Je chantais au Centre des Arts, et le lendemain, je suis parti tout seul à Sainte-Anne. Là, ça a été le grand choc, dans les rues de la ville, en traversant le marché, en marchant un peu le long de la mer... Déjà, tous les gens avaient ma couleur et sinon encore plus foncée, et j'ai vu la Guadeloupe qui probablement était dans mon cœur sans que je ne le sache vraiment. J'étais extrêmement ému, d'un seul coup, ma timidité, mes complexes, tout est remonté en moi. C'était une très grande émotion, je me rendais compte que ma vie aurait été

« Je dis dans des chansons comme Belle-Île-en-mer que j'appartiens à ce pays, que j'appartiens aux Antilles. Ça pose l'appartenance, j'ai l'impression que c'est comme un statut, pas divin, mais quelque chose d'essentiel »

différente si j'étais né ici. À partir de là, j'y suis retourné très régulièrement, une à deux fois par an, voir la famille du côté de ma maman et celle du côté de mon père.

À ce moment-là, vous avez découvert la terre où prenaient place les histoires que vous contait votre maman ?
(Sourire) J'avais justement une vision légendaire de la Guadeloupe. Un territoire à la fois merveilleux et par moments inquiétant avec des histoires de magie, de mythe... À chaque fois que j'y vais, j'ai cette double vision, celle d'être là, ancrée dans le présent, dans la réalité, dans les joies et dans les peines de ce pays et celle qui renvoie à des symboles, à l'histoire des Antilles.

Votre mère avait traversé l'Atlantique quand elle était enceinte de vous et vous parlez beaucoup de mer et d'océan dans vos chansons. Avez-vous déjà traversé l'Atlantique en bateau dans un sens ou dans l'autre ?

On me l'a proposé une fois et j'avais dit oui. Je suis un passionné de la mer, elle m'attire énormément, mais au dernier moment j'ai dit « peut-être pas ». Et je ne l'ai jamais fait. Ce n'était pas une aventure pour moi je crois (sourire).

Qu'est-ce qui vous a marqué enfant ?

J'ai le souvenir d'avoir été attiré par les sciences au lycée. La découverte d'ammonites (des coquillages fossiles) à Lausanne, en colonie de vacances, m'avait même convaincu que je serais paléontologue. J'étais aussi fasciné par l'histoire, l'astronomie, la mystique, la spiritualité. Il y avait plein de choses qui m'attiraient et quand la guitare est arrivée, elle a pris le leadership sur ma vie.

C'est vous qui l'aviez demandé à votre mère ?

Non, elle a senti que c'était quelque chose d'important pour moi. Un voisin avait une guitare qu'il m'avait prêtée un jour, puis une deuxième fois, une troisième fois... On a fini par former un groupe où il jouait de la guitare et moi de la batterie sur des boîtes de conserve. Puis, un 24 décembre, ma mère m'a offert ma première guitare, et à partir de là je m'y suis vraiment mis.

Votre mère a beaucoup compté et pourtant vous avez été séparé d'elle entre 3 et 8 ans quand elle a monté un spectacle de danse, comment décrivez-vous votre relation mère-fils ?

Vous savez, ma mère est une héroïne. Elle avait monté un numéro de danse avec des tournées en France, en Belgique, un petit peu en Allemagne. Elle a aussi fait des ménages, elle a gardé des enfants, elle a travaillé dans un atelier... C'était une femme pleine de vie. Jeune fille, à 12 ou 13 ans, en Guadeloupe, pendant la Seconde Guerre mondiale, donc dans une période de restrictions, elle avait entendu parler du général de Gaulle. Travaillée par cette idée, elle avait dérobé les bijoux de sa maman, était allée voir un marin pêcheur au port en lui demandant qu'il l'emmène de l'autre côté de l'Atlantique, pour qu'elle donne les bijoux au général de Gaulle pour sauver la

France ! Elle s'appelait Marie-Louise, mais tout le monde l'appelle Malise.

Enfant en Île-de-France, dans les années 1950-1960, quels ont été vos modèles ?

Quand j'étais au lycée et que j'ai commencé à faire mes premiers groupes de rock, mon héros c'était bien sûr Paul McCartney.

La couleur de peau a-t-elle été un sujet dans votre enfance ?

Pas explicitement. J'ai souffert de certaines réactions d'enfants ou d'adultes c'est certain, mais pour ce qui est des modèles qui m'ont inspiré, c'était assez libre de toute ascendance ou origine. Il paraît que petit, j'étais admiratif de Ray Sugar Robinson, un boxeur noir américain très célèbre. Et ma première révélation musicale fut en effet Little Richard avec *Tutti Frutti* que j'écoutais en boucle chez mon oncle, à la campagne dans l'Eure-et-Loir. C'est lors de ces séjours avec mes cousines et mon cousin que je me suis rendu compte que la couleur de la peau avait son importance. À l'école, nous étions seulement deux élèves à avoir la peau foncée, avec mes cousins en vacances, nous nous ressemblions tous.

Comment êtes-vous perçu en Guadeloupe ?

On m'interpelle en m'appelant « Marie-Galante » en Guadeloupe et « Belle-Île » en Bretagne ! En vérité, depuis les chansons *Belle-Île-en-Mer* et *Amélie Colbert*, je suis perçu d'une façon plus particulière aux Antilles. Je dis dans ces chansons que j'appartiens à ce pays, que j'appartiens aux Antilles, et à partir du moment où on l'a dit, ça change tout. Ça pose l'appartenance, j'ai l'impression que c'est comme un statut, pas divin, mais quelque chose d'essentiel.

Dans une de vos célèbres chansons vous parlez du rêve d'un pêcheur. Les rêves que l'on fait la nuit sont aussi une chose que vous prenez très au sérieux...

(Sourire) En effet, depuis presque 45 ans, j'écris tous mes rêves, tous les jours. C'est quelque chose qui me passionne et j'ai même entamé un travail avec l'hôpital de la Pitié Salpêtrière à partir du site *reveurdream.com* que j'ai créé. C'est une banque de rêves où tout le monde peut consigner les siens. Une chose me passionne, les rêves viennent de



Laurent Voulzy — © Alice Morelli

nous, mais je pense que par moments, on peut recevoir des « messages », influencés par la Lune, les éruptions solaires, les saisons, etc.

Un rêve marquant ?

Quand j'avais 5 ans, je rêvais de l'âme. C'était le premier rêve récurrent que j'ai fait, je m'en souviens très bien. Elle avait la forme d'un cône translucide, et je me suis aperçu plus tard que ce cône dont je rêvais ressemblait beaucoup à la glande pinéale (elle synchronise l'horloge interne sur 24 heures en s'adaptant à l'alternance de la lumière et de la nuit, N.D.L.R.). Ensuite, beaucoup plus tard, en octobre 1985, j'ai fait une série de rêves marquants pendant plusieurs jours, et à la fin de la semaine je les ai notés. Et depuis cette date, je note tous mes rêves, des plus troublants à ceux qui sont totalement inintéressants. Ce qui n'est pas spectaculaire compte parfois tout autant.

- À LIRE Caché derrière, mémoires, Laurent Voulzy et Isaure Le Faou, éditions Le Cherche Midi, 2026

- À VOIR Laurent Voulzy se produira en concert en Guadeloupe au palais des sports du Gosier le 12 novembre 2026, et en Martinique à Tropiques Atrium les 14 et 15 novembre (places et infos sur bizauk.com)

88 %

C'EST LE TAUX DE SURVIE NETTE À 5 ANS DES FEMMES AYANT REÇU UN DIAGNOSTIC DE CANCER DU SEIN ENTRE 2010 ET 2015. IL ÉTAIT DE 80 % POUR CELLES DIAGNOSTIQUÉES ENTRE 1989 et 1993, TÉMOIGNANT D'UNE AMÉLIORATION AU FIL DU TEMPS.

(Source : institut national du cancer)



© WirebreakMedia/Micro/Adobe Stock

ELLE A DIT

« Pour la première fois nous allons disposer d'un fonds dédié aux Outre-mer. Ce n'est pas une subvention, c'est un investissement. Nous allons chercher des entreprises et des projets économiquement solides, dans lesquels on investit parce qu'on croit à leur réussite [...] qui doit aussi produire du résultat sur le territoire. C'est ça le sens du fonds à impact, chercher à la fois la rentabilité et le rendement. »

Naïma Moutchou, ministre des Outre-mer, le 1^{er} octobre 2026, lors de la première édition de l'événement Choose Outre-mer, à Paris.



© Ministère des Outre-mer - DICOM



© Chasamran_Studio/Adobe Stock

GUADELOUPE

LA RELÈVE DES JEUNES TALENTS

Le conseil départemental de la Guadeloupe lance une nouvelle édition de StArt, destinée aux artistes de moins de 30 ans souhaitant se professionnaliser. Six disciplines sont ouvertes (musique, danse, théâtre, arts visuels, audiovisuel et cinéma, et, pour la première fois, la mode et le design). Les participants sélectionnés bénéficieront d'une formation et les lauréats d'une dotation pouvant atteindre 10 000 euros. Les candidatures sont ouvertes jusqu'au 31 octobre 2026 (inscriptions sur START.GP).

GUADELOUPE

IMAGINONS L'APRÈS-PATRIARCAT !

Présenté pour la première fois à Paris en 2025, le musée national du patriarcat (MNP) est devenu itinérant en 2026. Il s'agit d'un projet de musée éphémère, satirique et immersif, créé par l'association féministe En avant toute(s). Après une étape en Martinique en février, l'exposition fera escale du 10 au 24 octobre 2026, en Guadeloupe à la Galerie l'Art s'en mêle au Gosier, avant de rejoindre Saint-Barthélemy du 24 octobre au 6 novembre. Le public sera transporté en 2135, dans un monde où le patriarcat appartient au passé, à travers un parcours mêlant humour, émotion et réflexion. Les fonds recueillis financeront les actions de l'association contre les violences sexistes et sexuelles.



© Nicola/Adobe Stock

CARAÏBES

LA GRANDEUR DE LA NATURE D'ARUBA

Aruba, île néerlandaise des Caraïbes, est désormais entièrement classée réserve de biosphère par l'UNESCO. Elle devient le deuxième territoire au monde (le premier est São Tomé-et-Príncipe, État insulaire du golfe de Guinée) à bénéficier de cette reconnaissance sur l'ensemble de sa superficie, valorisant ainsi la protection de sa biodiversité et son engagement en faveur du développement durable.

CARAÏBES

TOURISME DE DEMAIN

Du 5 au 9 octobre, la république du Guyana a accueilli la conférence sur l'état de l'industrie touristique de la Caraïbe. Organisé par l'organisation du tourisme de la Caraïbe (OTC), ce rendez-vous régional a réuni les acteurs du secteur autour d'un tourisme plus intelligent, durable et inclusif. L'événement intervient dans un contexte favorable puisque les arrivées touristiques dans la Caraïbe ont progressé de 2,5 % en 2025, pour atteindre 35 millions de visiteurs.

OUTRE-MER

CAP NORD

Et si les prochains visiteurs des Outre-mer venaient du nord de l'Europe ? Organisé à Paris mi-septembre, le troisième atelier Outre-mer a réuni 44 tour-opérateurs représentant huit marchés européens. Les destinations ultramarines souhaitent séduire une clientèle au pouvoir d'achat élevé, prête à voyager loin et sensible aux enjeux environnementaux. Le transfert des vols ultramarins d'Air France d'Orly à Roissy semble déjà porter ses fruits : d'avril à août, les réservations depuis l'Europe du Nord vers les départements d'Outre-mer ont progressé de plus de 65 %.



© Oscar/Adobe Stock

ANTILLES

CRÉOLES EN FÊTE

Durant tout le mois d'octobre, la Guadeloupe et la Martinique célèbrent leurs langues et cultures créoles. Rencontres, spectacles, ateliers, dictées et animations doivent rythmer les deux territoires pour favoriser la pratique et la transmission du créole. Ces manifestations convergeront vers la journée internationale de la langue et de la culture créoles, célébrée le 28 octobre. Les programmes détaillés seront dévoilés par les collectivités et les différents organisateurs.

À L'ÉCOLE AVEC KÉNI PIPEROL

EN PLEINE PRÉPARATION DE SA DEUXIÈME ROUTE DU RHUM - DESTINATION GUADELOUPE, KÉNI PIPEROL A RENCONTRÉ LES ÉLÈVES DE QUATRE ÉCOLES. À MASSABIELLE 2, AUX ABYMES, LE SKIPPER GUADELOUPÉEN A PARTAGÉ SON QUOTIDIEN EN MER, SON PARCOURS ET LES VALEURS QUI LE PORTENT.

Texte Sarah Balay - Photo Lou Denim



Kéni Piperol, skipper Class40, face aux élèves de Massabielle, le 3 septembre 2026

« Dis-nous, Kéni... En pleine mer, sur ton bateau, comment tu fais tes besoins ? » La question a le mérite d'être directe et surtout de venir du cœur ! « Eh bien, je n'ai évidemment pas de toilettes à bord, répond le skipper, un peu décontenancé par cette entrée en matière. J'ai un seau prévu à cet effet et je jette ensuite le tout par-dessus bord. » La réaction à la fois indignée et amusée des élèves est presque aussi drôle que la question... Cette scène des plus cocasses se déroule jeudi 3 septembre 2026, dans la cour de l'école privée Massabielle 2, aux

Abymes. En lice pour sa deuxième Route du Rhum - Destination Guadeloupe, dont le départ sera donné le 1^{er} novembre, Kéni Piperol effectue, en cette semaine de rentrée, une tournée pédagogique dans quatre établissements de l'archipel. Avant de repartir dans l'Hexagone pour poursuivre sa préparation, le skipper guadeloupéen de 30 ans souhaite faire découvrir la voile de compétition et le sport de haut niveau aux plus jeunes, tout en valorisant la persévérance, les métiers de la mer et la fierté guadeloupéenne.

Une haie d'honneur en musique

Très attendu par les centaines d'élèves de Massabielle, Kéni Piperol reçoit, dès son arrivée, un accueil digne des plus grands champions. Sous un soleil accablant, les enfants, de la maternelle au CEL, vêtus de leur uniforme bleu marine et blanc, forment une haie d'honneur en musique et en chanson. Les plus grands l'attendent sous le préau, où son apparition déclenche des cris et des tonnerres d'applaudissements. « Cela fait vraiment chaud au cœur de voir toute cette ferveur chez les jeunes, confie le navigateur. J'ai été sincèrement impressionné. C'est une excellente façon de faire le plein de force et de se motiver pour la compétition ». Pendant près d'une heure, le sportif se prête au jeu des questions-réponses. Une traversée de l'Atlantique en solitaire à bord d'un Class40 a de quoi impressionner, mais surtout intriguer : que mange-t-il en mer ? Comment fait-il sa toilette ? Peut-il dormir alors qu'il est seul aux commandes ? Que se passe-t-il en cas de tempête ou d'avarie ? Comment s'entraîne-t-il ? Captivés, les élèves écoutent attentivement chacune de ses réponses. À travers les aspects très concrets de la vie à bord (nourriture lyophilisée, rationnement de l'eau, micro sieste de 20 minutes maximum, etc.), ils découvrent les exigences de la navigation. Un échange riche et

LANMÈ, saison 2: ▶

UN HORS-SÉRIE CONSACRÉ À LA ROUTE DU RHUM

En novembre 2026, la Route du Rhum - Destination Guadeloupe fera une nouvelle fois vibrer l'archipel. Pour accompagner cet événement, Ewag publiera *Lanmè*, saison 2, un hors-série consacré à la célèbre transatlantique et à l'univers maritime guadeloupéen. Ce numéro mettra également en lumière, les femmes, les hommes et les initiatives qui font vivre la mer, avant, pendant et après la course.

vivant, qui vaut certainement bien des cours théoriques.

Une graine semée à l'âge de 8 ans

Pour Kéni Piperol, ces échanges sont aussi une manière de transmettre à son tour ce qu'il a reçu enfant. « C'est aujourd'hui que l'on construit la jeunesse qui pilotera la Guadeloupe dans quelques années. Il est donc important de lui inculquer certaines valeurs, de susciter sa curiosité et, à travers ce que je fais, de lui montrer un exemple concret ».

Le skipper conserve en mémoire une rencontre qui a profondément marqué son propre parcours. Il avait huit ans lorsque Claude Thélér, de retour de la Route du Rhum, avait lui aussi entrepris une tournée dans les écoles. Quelques élèves avaient alors été invités à monter à bord de son bateau. Kéni Piperol était de ceux-là. « J'ai eu la chance incroyable de tirer deux bords entre Port-Louis et Morne-à-l'Eau. Je m'en souviens comme si c'était hier. Depuis, Claude est devenu un ami, un conseiller et un mentor. Deux ou trois ans après cette rencontre, mon père m'a inscrit dans un club de voile. Cette expérience a planté une graine qui a germé et qui a



© Vincent Olivaud

Au départ de sa première Route du Rhum-Destination Guadeloupe, en 2022

contribué à faire de moi l'homme que je suis aujourd'hui. » L'objectif de ces interventions n'est pas nécessairement de faire naître de futurs navigateurs, mais d'inciter chaque enfant à repérer et à cultiver ses propres aptitudes. « Chacun possède une passion ou un talent. Il doit apprendre à le développer et à être attentif aux signes que la vie place sur son chemin. Mais les jeunes doivent aussi comprendre que rien n'arrive facilement : il faut du travail, de la persévérance et des sacrifices. » Derrière le sportif médiatisé se cache en effet un homme qui travaille, réfléchit et cherche constamment à progresser. « Ce n'est pas un long fleuve tranquille. J'essaie chaque jour d'être la meilleure version de moi-même », souligne-t-il.

Une aventure à suivre toute l'année

Organisée par l'association des parents d'élèves de l'école (APEL) et l'équipe éducative, cette rencontre donne le coup d'envoi d'une série d'actions prévues tout au long de l'année. « Nous allons travailler autour de plusieurs thématiques : le dépassement de soi, l'histoire, mais aussi la géographie, l'écologie, la mer et les espaces protégés, explique Aurélie Nuissier, trésorière de l'APEL. Nous prévoyons également

de nous rendre au village d'arrivée de la course et d'emmener quelques élèves à Saint-Malo pour assister au départ. Nous avons choisi de soutenir Kéni parce qu'il est jeune et qu'il porte des valeurs auxquelles nous sommes également attachés. » Durant la traversée, les élèves pourront suivre la progression du navigateur et entretenir une correspondance avec lui, grâce à des courriers, des dessins et des vidéos. Une manière de prolonger l'échange au-delà de cette seule

rencontre et de vivre l'aventure à ses côtés, au fil de l'eau. Bouquet de fleurs, dessins d'enfants, T-shirts, mug et quelques selfies avec les parents : Kéni Piperol repart de Massabielle les bras chargés de cadeaux et d'encouragements. « Nous avons apposé notre emblème, Notre-Dame de Lourdes, sur nos présents afin qu'elle porte chance à Kéni pendant la course », sourit la directrice, Céline Dartron-Ramlall.

Kéni Piperol vise le top 15

Kéni Piperol prendra le départ de sa 2^e Route du Rhum - Destination Guadeloupe le 1^{er} novembre 2026, à Saint-Malo, dans la catégorie des Class40, l'une des flottes les plus dynamiques de la course. Lors de sa première participation, une avarie l'avait contraint à faire escale en Espagne pour effectuer une réparation.

Il avait finalement terminé à la 37^e place. Cette année, le skipper guadeloupéen ambitionne d'intégrer le top 15. Mis à l'eau en 2023, son bateau, le Class40 Maverick - DRÉPAVOILE arbore une création du street artiste guadeloupéen Pock. Via ce projet, Kéni Piperol met également son aventure au service de la lutte contre la drépanocytose, première maladie génétique en France et enjeu majeur de santé publique aux Antilles. Une façon d'affirmer son engagement et son ancrage territorial. À l'issue de la course, la voile du bateau sera recyclée par l'entreprise guadeloupéenne Wax Islands pour donner naissance à des objets originaux. Leur vente permettra de collecter des fonds au profit de l'APIPD (association pour l'information et la prévention de la drépanocytose).

— 45' POUR MIEUX COMPRENDRE

PHÉNOMÈNE DE CETTE RENTRÉE LITTÉRAIRE, LE ROMAN DE THÉLYSON ORÉLIEN, *C'ÉTAIT ÇA OU MOURIR*, PUBLIÉ CHEZ GRASSET, EST PASSÉ EN UN TWEET DE GRAND FAVORI AU GONCOURT À OBJET DE TOUS LES SOUPÇONS. IL FIGURAIT D'AILLEURS DANS NOTRE SÉLECTION CULTURE DU MOIS DERNIER. L'AUTEUR EST ACCUSÉ PAR UN COMPTE X ANONYME D'AVOIR EU RECOURS À L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE POUR RÉDIGER SON ROMAN. LOIN D'ÊTRE ANECDOTIQUE, CETTE AFFAIRE SOULÈVE DE NOMBREUSES QUESTIONS ÉTHIQUES, POLITIQUES ET CULTURELLES. C'EST LE 45 MINUTES DU MOIS.

Sélection Floriane Jean-Gilles



3:00

Que s'est-il passé ? Lundi 21 septembre 2026, le prix Fnac est décerné au roman de Thélyson Orélien. Le même jour, le compte Balance ton Claude révèle sur X que, d'après Pangram — une intelligence artificielle (IA) entraînée à détecter le texte généré par IA —, le roman aurait été très largement rédigé à l'aide de l'IA. C'est le point de départ de l'affaire Thélyson Orélien.

Thélyson Orélien : un roman écrit par IA ? - France Inter



3:00

Qui se cache derrière Balance ton Claude ? Le compte affirme être composé de 5 personnes. Jeudi 24 septembre, *Le Figaro* dévoile l'identité d'un des membres du collectif : Samuel Fitoussi, chroniqueur du quotidien. L'essayiste reconnaît les faits le lendemain.

Derrière l'affaire Thélyson Orélien, un mystérieux compte X et... un chroniqueur du "Figaro" - Télérama



36:54

L'analyse de Pangram peut-elle prévaloir sur la parole de l'écrivain ? Car Thélyson Orélien, lui, dément les accusations : « J'ai toujours aimé la création et l'écriture, je ne vois pas pourquoi je ferais appel à une machine », dit-il à *Libération*. Plus largement, quelle part l'IA tient-elle dans la production littéraire ? Doit-on en bannir l'utilisation ? Un débat qui ne fait pas consensus, alors que l'Académie Goncourt envisage déjà de modifier son règlement pour interdire l'utilisation de l'IA.

Peut-on encore écrire sans IA ? - Le téléphone sonne, France Inter



5:00

Thélyson Orélien est-il victime de racisme ? Beaucoup se demandent pourquoi le roman d'Orélien a été spécifiquement visé, l'origine haïtienne de l'écrivain est mise en cause. Les biais racistes des intelligences artificielles sont également évoqués. D'autres dessinent un parallèle avec le professeur Jason Arday qui, accusé de plagiat, avait démissionné de l'université de Cambridge avant de mettre fin à ses jours.

Affaire Thélyson Orélien : n'en déplaise aux inquisiteurs de l'IA, les « indigènes » savent écrire - Le Nouvel Obs



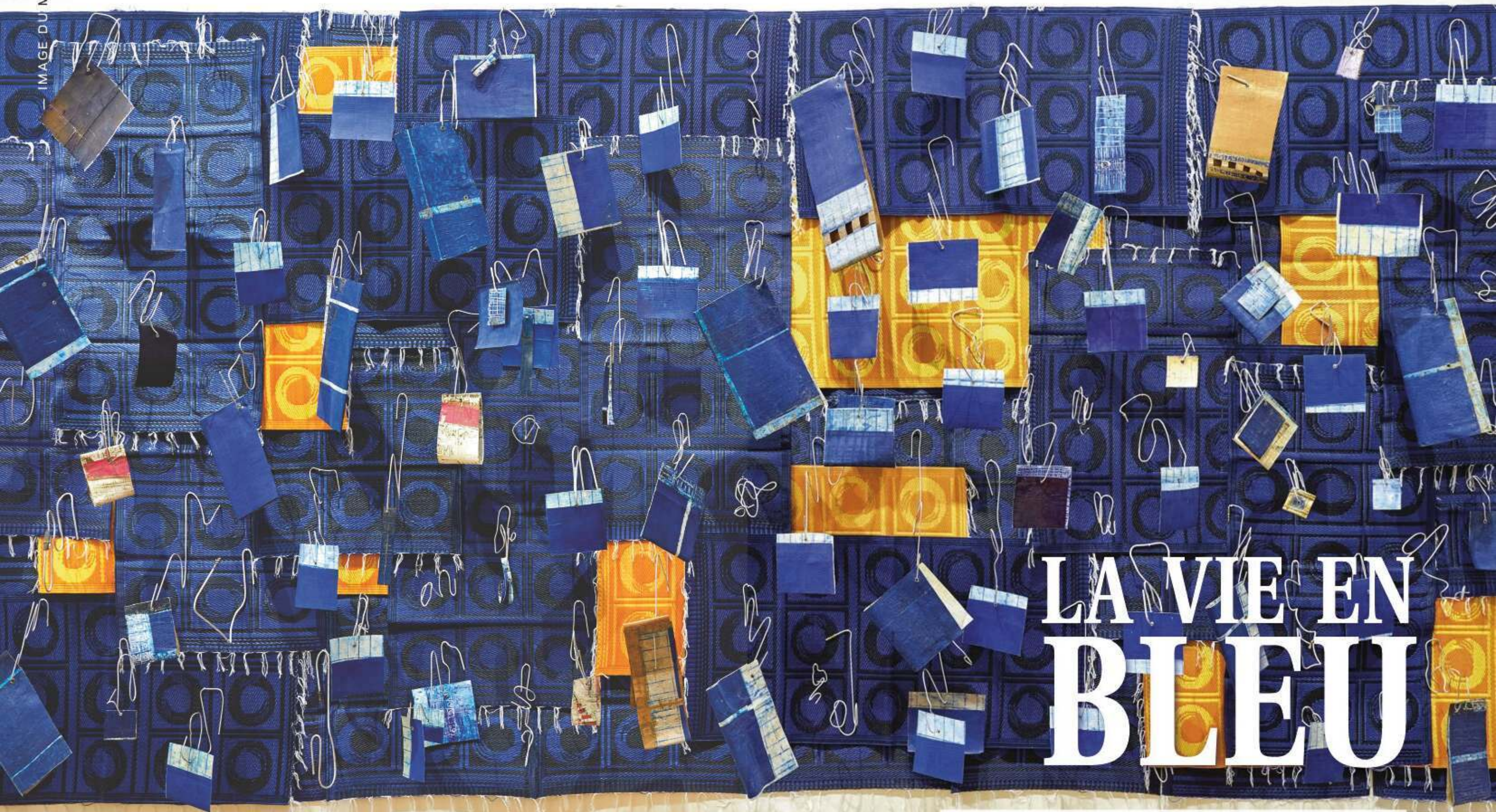
4:00

Qu'est-ce qui doit primer : le fond ou la forme ? Tant le drame des migrants au cœur du roman de Thélyson Orélien résonne avec l'actualité. Chacun se fera une opinion puisque la polémique, loin de calmer les ventes, les a décuplées. Refermons ce 45min avec les mots de Dany Laferrière.

« J'ai eu l'impression que Thélyson Orélien avait commis un pire crime que Trump avec ICE », par Dany Laferrière - Le Nouvel Obs

Retrouvez la playlist complète





LA VIE EN BLEU

Dans l'exposition monographique « I telman nwè ki i blé » (Si noir que cela en devient bleu), l'artiste martiniquaise Valérie John propose une exploration du bleu indigo comme matière, mémoire et geste. De la Martinique à l'Afrique de l'Ouest, son œuvre tisse les identités et les récits dans des assemblages de papiers et textiles, installations, vêtements, objets et livres qui se déploient sur les murs, au sol ou en suspension. À partir de ces éléments qu'elle collecte et transfigure, celle qui est aussi professeure d'expression plastique et référente culture au lycée Victor Anicet, fait sienne l'histoire collective, comme si elle voulait être « anthropologue de soi-même ». M.R.

« I TELMAN NWÈ KI I BLÉ » (SI NOIR QUE CELA EN DEVIENT BLEU) Palais de Tokyo, Paris, du 21 octobre 2026 au 14 février 2027

VOITURE = TRAVAIL (ET VICE-VERSA ?)

L'INSEE CONFIRME L'ÉQUATION À TRAVERS TROIS ÉTUDES
SUR LES DÉPLACEMENTS DOMICILE-LIEU DE TRAVAIL.

Texte Axelle Dorville, rédactrice chez bonfilon.info

On pouvait s'en douter au vu des embouteillages quotidiens : la **voiture occupe 87 % des déplacements liés au travail en Martinique**. 6 Martiniquais sur 10 travaillent en dehors de leur commune de résidence, ils parcourent 11,7 kilomètres en moyenne pour se rendre au travail, et pour 20 % d'entre eux, plus de 20 kilomètres. Soit plus de 30 min de trajet pour 80,9 % des travailleurs.

Les **Guadeloupéens parcourent eux 12,6 kilomètres en moyenne** pour se rendre dans la communauté d'agglomération de Cap Excellence (Baie-Mahault, les Abymes, Pointe-à-Pitre), où sont localisés environ 50 % des emplois. Avec 60 % des travailleurs en emploi en dehors de leur commune de résidence, 1 travailleur sur 5 doit parcourir plus de 20 kilomètres pour se rendre au travail.

À l'inverse des Antilles, près de **7 Guyanais sur 10 travaillent dans leur commune de résidence**. Pour rejoindre les principaux pôles d'emploi que sont Cayenne, Saint-Laurent-du-Maroni et Kourou, où sont localisés 60 % des emplois, les travailleurs parcourent 8,6 kilomètres en moyenne.

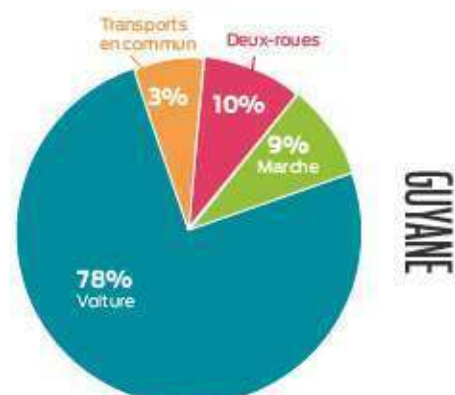
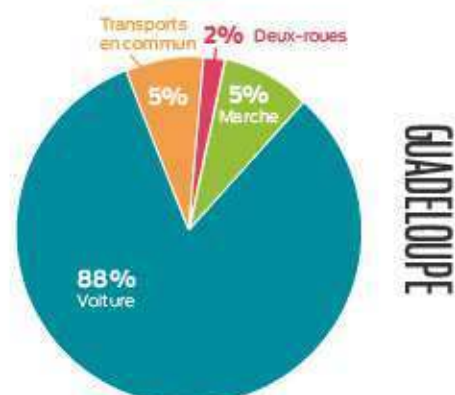
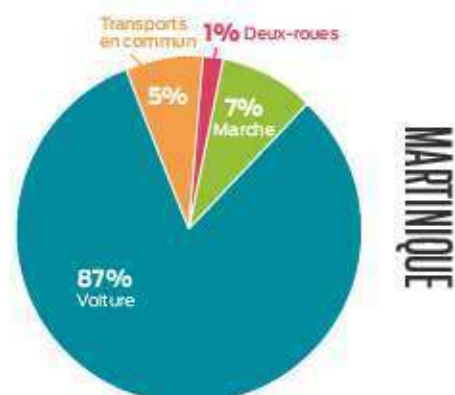
Quid du bus ?

La Martinique est le **territoire ultramarin où l'on utilise le plus les transports en commun** pour les trajets domicile-travail (chiffre en baisse par rapport à 2012). C'est dans la commune des Trois-Îlets que la proportion de travailleurs utilisant les transports en commun est la plus forte (15 %), du fait de la navette maritime reliant Fort-de-France en une quinzaine de minutes.

En Guyane, où le transport collectif est en développement, seuls 3 % des usagers recourent aux transports en commun pour aller au travail. Du fait des distances plus courtes entre lieu de travail et domicile, la marche y est plus fréquente que dans les autres territoires (9 %).

À savoir : un employeur a l'obligation de prendre en charge l'abonnement aux transports en commun de ses salariés, à hauteur de 50 % minimum du tarif de l'abonnement.

Sources :
- Chiffres 2022, Insee Analyses Guyane N°80, Insee Analyses Martinique N°82, Insee Analyses Guadeloupe N°90.
- Observatoire des territoires - Proportion d'actifs occupés résidant à 30 minutes ou plus de leur lieu de travail (%)



bonfilon
by EWAG

Les Antilles, une histoire singulière dans l'histoire de France ?

MONIQUE MILIA-MARIE-LUCE

Texte Sarah Balay - Photo Jean-Albert Coopmann

Quelle est votre thématique de recherche ?

Je travaille sur le XX^e siècle aux Antilles. Mon actualité tourne autour de deux axes de recherche : les migrations des Guadeloupéens et des Martiniquais entre 1880 et 1939 vers Panama, le Canada, Cuba, la France et le Venezuela, et le vote des femmes en Martinique avant 1944.

Si vous deviez résumer vos travaux en une seule phrase ?

Je montre la place singulière des Antilles au sein de l'empire colonial français, puis de la République, et les enjeux liés à leur maintien dans l'espace national.

Quelles sont les applications concrètes de votre étude ?

J'aborde souvent des faits historiques méconnus, comme les recrutements de domestiques guadeloupéennes pour le Canada en 1910-1911. Je nomme les actrices et les acteurs de l'histoire, notamment celles des migrations, ce qui présente un intérêt pour les familles antillaises qui réalisent leur arbre généalogique. Je rends surtout visible une histoire sociale, celle des femmes, des ouvriers et des domestiques. J'imbrique leurs trajectoires individuelles dans l'histoire collective, reconstituée à partir de sources archivistiques, d'archives privées (photographies, lettres, etc.) et de la mémoire familiale.

Mes recherches donnent lieu à des conférences, colloques et séminaires. Le volet consacré aux recrutements de domestiques guadeloupéennes pour le Canada sera présenté dans une exposition dévoilée, à Montréal, fin 2026. Cette recherche s'inscrit dans le programme international « Trois siècles de migrations francophones en Amérique du Nord (1640-1940) ». J'ai reçu le prix du meilleur article en histoire sociale pour ce travail. Concernant mes recherches sur le vote des femmes, une publication paraîtra à la rentrée 2026.

Que faites-vous aujourd'hui ?

Je suis maître de conférences en histoire contemporaine à l'université des Antilles, pôle Martinique. Je suis également responsable de la licence d'histoire et directrice adjointe de l'unité de recherches AIHP-GEODE. Depuis l'an dernier, j'ai mis en place un programme d'auditeurs libres au département d'histoire pour des adultes souhaitant approfondir l'histoire des Antilles sans suivre de cursus diplômant. Au-delà des liens intergénérationnels qu'il favorise avec les étudiants, ce dispositif constitue une autre manière de développer l'histoire publique. Nous avons également organisé une manifestation au domaine de Fonds Saint-Jacques, à Sainte-Marie, en lien avec mon projet « Actrices et acteurs de l'histoire ». Il s'agissait de montrer comment on coconstruit l'histoire.





Lundi 21 septembre, l'artiste Claire Ente présente aux collégiens de Trinité les caractéristiques des cases créoles sur lesquelles elle travaille depuis 4 ans

DE QUOI LA CASE CRÉOLE EST-ELLE LE NOM ?

À PARTIR D'UNE OPTION ARTS PLASTIQUES, LE CONCEPT MÊME DE LA CASE CRÉOLE STIMULE LE QUESTIONNEMENT ET LA CRÉATIVITÉ DES ÉLÈVES. ET PEUT-ÊTRE AU-DELÀ. REPORTAGE À TRINITÉ.

Texte Mathieu Rached - Photo Jean-Albert Coopmann

Ce lundi matin, après 2 heures d'histoire et géographie, Emy, Manon, Carl, Nalia et leurs camarades rencontrent Claire Ente, artiste, diplômée d'architecture, qui pendant les quatre dernières années s'est passionnée pour les cases créoles, comme construction

et comme symbole du patrimoine martiniquais. Âgés de 11 à 12 ans, en polo blanc, crayon à la main et cahier d'arts plastiques ouvert sur les dessins d'introduction conçus par leur professeur Mme Berkeley, les 22 élèves (18 sixièmes et 4 cinquièmes) sont curieux et concentrés. Inscrits

dans ce cours optionnel du collège Rose Saint-Just à Trinité, ils vont passer deux heures avec l'artiste dont l'exposition « Recueil de savoirs poétiques autour de la case créole » fut inaugurée deux jours plus tôt dans la commune des Trois-Îlets. 63 panneaux répartis

sur les façades de l'ancien hôpital, de l'ancien musée et à l'intérieur de la bibliothèque, où elle mêle étude généraliste, œuvres sensibles (dessins et photos) et témoignages d'habitants et de sachants. « Des échanges primordiaux, explique Claire Ente, parce qu'on en sait à la fois beaucoup et bien peu sur la case ». Face aux élèves, elle projette au tableau des reproductions, des dessins techniques et quelques photos de cases qu'elle a répertoriées au cours des derniers mois. Elle leur raconte l'occupation de l'espace, les spécificités de ces habitations avec ses espaces modulables, l'orientation de sa structure pour profiter des alizés, le confort associé aux choix des matériaux, la cuisine excentrée (structure en bois oblige) etc. Solin maçonné, bardage, jalousie, tuiles en écaille, lambrequin... Le vocabulaire technique résonne dans la salle sans perturber ni assourdir les élèves, au contraire, tout le monde participe avec application au quiz d'introduction.

Une maison intelligente

Au fur et à mesure de la présentation, ils découvrent l'envers du décor de ces constructions traditionnelles. Comme si, ce matin-là, il leur était offert une nouvelle grille de lecture et d'appréciation de ces simples façades, plus ou moins en bon état, qu'ils croisent d'habitude sans vraiment les voir. Un décor familier et désuet dont pour la première fois ils observent les détails, qu'ils vont ensuite dessiner à main levée et qu'ils regarderont désormais différemment. C'est l'objectif de l'enseignante qui a vu dans la case créole le sujet pédagogique de choix pour démarrer les ateliers optionnels d'arts plastiques qu'elle anime depuis la rentrée. « Chaque génération a le devoir de retrouver un petit peu ces bases-là, et de se projeter dans cette histoire », explique Mme Berkeley, en résonance avec le thème des Journées européennes du patrimoine 2026 « Patrimoine en péril : raviver, résister, réimaginer ». Alors, c'est quoi une case créole ? La question n'est même pas tranchée, s'excuse dans un sourire Claire

Ente. Le regard des architectes, précis et technique, va en lister les atouts et les caractéristiques mais ces habitats vernaculaires (selon le terme consacré pour désigner une habitation conçue pour un lieu précis dans un environnement précis) ne répondent pas à une définition fixe. Le nom change même selon le ressenti et l'histoire de générations qui les occupent : maison, kay, case... « Rien d'étonnant, explique-t-elle devant la classe, c'est une architecture qui a d'abord été dévaluée à partir des années 1960 ». Une construction en bois, vieillotte, était facilement taxée d'insalubrité en comparaison aux maisons en béton qui étaient alors considérées comme le summum du progrès et du confort, avec l'intégration de

technologie et de la climatisation. « Une course effrénée à la modernité qui fit oublier l'intelligence de ces maisons traditionnelles, et le fait que justement, la case créole sans recours à toute cette technologie, est plus économique, plus intelligente, plus adaptée », complète-t-elle. Au désamour patent de ces maisons anciennes par une partie de la population, suivit un regain d'intérêt récent, au prix parfois d'une certaine confusion. « Il y a parfois des raccourcis pris entre l'idée de la case et certaines constructions contemporaines », souligne Claire Ente. Par exemple, ce n'est pas avec un bardage composite rapporté sur une structure béton, ou même des villas ornées de lambrequins qu'une filiation avec la case créole peut être



À main levée, les élèves repèrent les proportions pour dessiner la façade d'une case créole photographiée aux Anses-d'Arlet



Mathieu Rached, co-rédacteur en chef, photographie le détail du dessin d'un élève



Une élève garde à portée de main les schémas réalisés par la professeur d'arts plastiques, Mme Berkeley



Les dessins des élèves ainsi que des maquettes serviront pour une exposition au sein du collège

« L'option a été construite autour de cette idée de rencontres et d'ouverture des possibles »

Chrystelle Jean-François, principale

justifiée. « La case n'est pas tant une typologie architecturale avec des principes de façade clairement définis qu'une structure prenant différentes formes en fonction des besoins des habitants et des savoir-faire des artisans ». Ainsi en va-t-il du solin en béton pour éviter le contact du bois avec le sol, des bardages en bois faciles à remplacer, de l'orientation pour la ventilation, des jalousies qui donnent de la fraîcheur et permettent de voir sans être vus, des lambrequins pour que l'eau de la toiture ne ruisselle pas sur la façade en bois... « Tout est intelligent ! » Peut-on en reprendre les préceptes ? C'est plus délicat qu'il n'y paraît, pour des questions de matériaux, de coûts, de savoir-faire, mais aussi de normes et de réglementation. Sans compter que « les réels atouts de la case créole,

face aux défis énergétiques par exemple, reposent beaucoup sur l'orientation des habitations et la ventilation naturelle, ce qui n'est pas toujours évident à mettre en place », reconnaît Claire Ente.

Un bout de qui nous sommes

En mal de définition officielle, la case créole représente pour autant un enjeu très net de patrimoine, de transmission, d'intelligence de construction. C'est ce qui conduit Claire Ente à en parler « aux jeunes et le plus possible, pour avoir conscience de ce que c'est la case créole et de ce que ça nous enseigne ». Le directeur des Affaires culturelles (DAC), Johan-Hilel Hamel, portait sensiblement le même propos aux micros des journalistes l'interrogeant sur les Journées européennes du patrimoine les 19

et 20 septembre dernier, « les cases créoles appartiennent à ce qu'on appelle l'architecture résiliente, soulignait-il. Lors d'un cyclone ou d'un ouragan, si la maison tombait, on était capable de la remonter ». Au-delà des atouts structurels de la case créole, « construite anciennement au coup de main », précise Claire Ente, évolutive, stimulant les sens, elle est aussi porteuse d'une manière de vivre, « d'une façon d'envisager sa relation d'être dans la ville, et sa relation aux autres », résume le DAC. La case créole déborde en effet la stricte compréhension technique et architecturale, « l'habiter » compte tout autant. C'est précisément ce qui passionne Claire Ente, cette façon dont les personnes vont s'approprier un territoire et la façon dont elles vont construire, « parce

que ça revient à comprendre les gens, comprendre la façon dont ils vivent ». Une dimension de la case créole qui méritera sans doute de figurer au programme du colloque sur l'architecture tropicale en Martinique qui se tiendra en 2027 au sein de la Cité internationale de l'architecture et du patrimoine à Chaillot. Pour l'heure, à Trinité, dans la salle climatisée du collège, Emy et les autres ont tous incliné leur table de dessin et scrutent la photo d'une case blanche et bleue photographiée aux Anses-d'Arlet, qu'ils doivent reproduire à main levée. Bras tendu, pouce appuyé sur le crayon, ils estiment les proportions avant d'oser tracer les premiers traits. Certains s'amuse, la majorité est appliquée et silencieuse. L'exercice d'observer et de reproduire est assez nouveau pour eux, commentent

deux élèves avec enthousiasme.

Une option capitale

Avant l'artiste Claire Ente, l'illustrateur de bandes dessinées Ralph Edmond et l'artiste graffeur Stéphanie Destin ont également franchi la porte du collège dirigé par Chrystelle Jean-François depuis un an. Munis de leur badge « visiteur », ils ont chacun leur tour, deux heures durant, présenter leurs travaux, leur manière de travailler et conduit des ateliers pratiques pour que chacun des élèves puisse tester, manipuler, s'aventurer sur un type de création artistique. La case créole donnera lieu à une exposition de dessins et maquettes à la fin du mois. Et avec Stéphanie Destin, les élèves réalisent une fresque murale d'ici quelques jours. « Nous croyons, avec toute l'équipe pédagogique, que la culture

doit jouer un rôle, qu'elle peut agir comme un révélateur pour certains élèves. L'option a été construite autour de cette idée de rencontres et d'ouverture des possibles », explique la principale. L'option arts plastiques du collège Rose Saint Just a pu voir le jour cette année grâce au soutien des parents et autres via « ma trousse à projets » (plateforme de l'Éducation Nationale pour financer des projets pédagogiques en 60 jours). L'étape suivante serait de « créer une classe horaire aménagée en arts plastiques », poursuit la principale, là encore, afin de permettre à certains élèves de challenger leur intérêt et leur pratique des matières artistiques. Car s'il faut tout un village pour faire grandir un enfant, il faut sans doute aussi toute une école pour faire grandir un territoire.

200 000

200 000 tonnes de bananes ont conquis le cœur de nos compatriotes, sur le continent. La banane de Guadeloupe et de Martinique est sans conteste la banane préférée des Français*, et ce, pour la 3^e année consécutive. L'honneur revient aux 450 producteurs qui acheminent le fruit en porte-conteneurs tout au long de l'année, depuis Pointe-à-Pitre et Fort-de-France jusqu'à Dunkerque à partir d'où est inondé le marché de la banane dessert. La « banane dollar », surnommée ainsi pour son coût modique, issue des bananeraies du Costa Rica, d'Équateur et autres contrées verdoyantes en lisière de la législation européenne, est en embuscade, crise du pouvoir d'achat oblige, mais le goût, l'habitude, la fierté (?) ont raison de la bourse des consommateurs. « La banane de Guadeloupe et de Martinique devance 11 marques concurrentes avec une avance de 27 points », indique le communiqué de presse. Un raz-de-marée. Et en cette période brûlante de déclarations d'ego, associer les termes de « sondage » et « points d'avance » a de quoi faire tressaillir les candidats à la présidentielle, déclenchant émoi, espoir et l'envie d'en découdre. Le sondage OpinionWay pourrait-il même donner des idées à l'une ou l'autre équipe de campagne, prête à tout pour faire exister leur candidat dans le cœur des Français ? « Mangez des bananes » deviendrait-il un slogan décisif pour la présidentielle de 2027 comme les pommes le furent en 1995 ? Qui oserait ? L'image identitaire d'une France inquiète d'un jambon beurre menacé de disparaître de certaines boulangeries peut-elle se réinventer dans une France en pleine santé, gourmande de fruits et légumes de nos terroirs ? Tout est possible. Après tout, le triomphe annuel du salon international de l'agriculture de même que la 10^e édition du salon de la gastronomie de l'Outre-mer et des cuisines du monde, au début du mois d'octobre, illustre bien l'importance de l'alimentation dans nos vies, aussi modernes, empressées et aveugles soient-elles. À tel point que, cette année encore, la banane de Guadeloupe et de Martinique fait exister les noms de deux territoires ultramarins dans les caddies et les foyers de tout un pays. Le pouvoir des fleurs encore et toujours.

Texte Mathieu Rached

*Banane de Guadeloupe & Martinique, marque préférée des Français pour la 3^e année consécutive. Étude OpinionWay réalisée du 26 au 28 août 2026 auprès de 1 053 personnes représentatives de la population française.

Upak eitoponpë Les récits d'autrefois

KAROLYNE VIDEIRA HUBERT



Le Gran Man Amari Poti Twenké



Le tukusipan de Taluen, carbet communautaire au cœur du village

UN PHOTOREPORTAGE AVEC LE WWF M'A MENÉE À TALUEN (COMMUNE DE MARIPASOULA), SUR LE HAUT-MARONI. UN MOMENT RARE M'Y ATTENDAIT. JEAN-PHILIPPE LEFÈVRE, DIRECTEUR DE L'ENGAGEMENT DU WWF, FAISAIT LUI AUSSI PARTIE DU VOYAGE. AVANT SON DÉPART, SON PÈRE, LE JOURNALISTE CADREUR CLAUDE LEFÈVRE, LUI AVAIT RACONTÉ SON PASSAGE EN GUYANE ET MONTRÉ LES PHOTOS QU'IL AVAIT PRISES, AU MÊME ENDROIT, 60 ANS PLUS TÔT. CE JOUR-LÀ, SOUS LE TUKUSIPAN, JEAN-PHILIPPE A DÉVOILÉ LES PHOTOS, SOUS LE REGARD ÉMU DU GRAN MAN AMAÏ POTI TWENKÉ. « JE ME SOUVIENS DE CE JEUNE PHOTOGRAPHE », A DÉCLARÉ LE VIEIL HOMME, EN DÉCOUVRANT CES ARCHIVES POUR LA PREMIÈRE FOIS. LA MÉMOIRE AVAIT PRIS LA PIROGUE, ELLE AUSSI...

Jean-Philippe Lefèvre feuillette avec le Gran Man Amaï Poti Twenké les photographies que son père Claude Lefèvre a rapportées de son passage à Taluen. Le Gran Man reconnaît des visages



Amaï Poti Twenké et sa femme, sous le tukusipan de Taluen



Deux enfants du village devant la restitution des Gardiens du Haut-Maroni



Archives Claude Lefèvre



Archives Claude Lefèvre



Al-Qaida, notre piroguier pendant tout le séjour, entre Maripasoula et Taluen



En arrivant au village, nous avons été invités à faire le tour des lieux. Ici, l'un des représentants coutumiers nous montre fièrement l'album du photoreportage réalisé il y a quelques années par Rémy Pignoux. Le village y tient beaucoup : une façon, je crois, d'archiver sa propre culture. Aujourd'hui retraité, ce médecin généraliste et infectiologue tropicaliste reste très engagé auprès de Taluen et du Haut-Maroni, où il est profondément aimé et respecté

Franco-brésilienne, Karollyne Videira Hubert a grandi entre le Brésil et la Guyane avant de poser ses valises à Paris. En chemin, Londres, São Paulo et les Antilles lui ont appris à écouter, observer et raconter dans plusieurs langues. Aujourd'hui basée en Guyane, le photojournalisme et les sujets socioculturels sont ses terrains de prédilection, là où l'art et le reportage se rencontrent. Le photoreportage « Upak » est né de cette sensibilité.

REMERCIEMENTS

Merci au Gran Man Amaï Poti Twenké et à sa famille, au chef coutumier Patrick Twenké, à Al-Qaida, notre piroguier, et à sa femme, aux Gardiens du Haut-Maroni, à Jean-Philippe Lefèvre pour les archives paternelles, aux équipes du WWF Guyane (Laurent Kelle et Clément Villien) ; À la mémoire des passages qui ont précédé.

BALNÉO POUR CHEVAUX : IMMERSION DANS UN CENTRE UNIQUE

À PETIT-CANAL, LES DESTRIERS DU NORD ONT CRÉÉ, EN 2024, LE PREMIER CENTRE DE BALNÉOTHÉRAPIE ÉQUINE DE LA CARAÏBE. ENTRE RÉCUPÉRATION, RÉÉDUCATION ET BIEN-ÊTRE, CETTE STRUCTURE ACCOMPAGNE CHEVAUX ET PONEYS TOUT EN RESPECTANT LEURS BESOINS NATURELS. DÉCOUVERTE.

Texte Sarah Balay - Photo Lou Denim



9 h 30, Petit-Canal. Je m'enfonce à l'intérieur des terres... Les panneaux centre équestre Les Destriers Du Nord me guident pas à pas. Une fois sur place, je trouve un vaste domaine, étonnamment calme. Deux monitrices, occupées à brosser des chevaux, m'accueillent et m'accompagnent vers mon interlocutrice : Cédia Vainqueur, responsable de la communication

et référente des courses de galop à poney. À ses côtés, je m'appête à découvrir le premier centre de balnéothérapie équine de la Caraïbe, ouvert aux chevaux et poneys de course, de sport, de loisir ou en convalescence.

La visite commence sans tarder. À quelques mètres des écuries, un bâtiment regroupe les différents équipements destinés à la prépara-

tion physique, à la récupération et aux soins des chevaux. J'assiste à la séance de Twix, un Paint Horse né à Goyave et vivant en pension sur le centre. Habitué des lieux, c'est un cheval qui pratique le mountain trail, discipline qui reproduit les obstacles rencontrés en pleine nature. Twix s'avance sans hésiter vers le marcheur à sec*. Inutile de le tirer : il connaît le chemin. La mo-

nitrice Gabrielle l'installe tranquillement sur le tapis roulant, ajuste les réglages et lance la séance. Les premiers pas sont lents, puis il s'élance au trot, à 8 km/heure, sur une pente à 4 degrés. « Une belle intensité déjà, précise Gabrielle. Il propulse bien au niveau du postérieur et il engage toute sa ligne abdominale ». Comme n'importe quel sportif, Twix s'est échauffé en amont. Il a eu droit à une douche rafraîchissante et à quelques étirements destinés à préparer ses muscles à l'effort. Au fil des minutes, Gabrielle m'invite à observer l'animal : ses veines ressortent, ses poils sont plus ébouriffés et son pelage est plus foncé par endroits, signe qu'il transpire. « Nous restons à ses côtés durant toute la séance, qui ne dépasse généralement pas trente minutes, explique Gabrielle. Nous adaptons la vitesse et l'inclinaison du tapis en fonction de son travail, de sa condition physique et de son comportement. »

Mais tous les chevaux ne montent pas aussi sereinement sur ces équipements. Avant toute séance de balnéothérapie, une phase de désensibilisation est souvent nécessaire. « Nous leur faisons d'abord découvrir les appareils à l'arrêt, explique Cédia. Ensuite, nous observons leurs réactions. Pour certains chevaux, une journée suffit. Pour d'autres, cela peut prendre plusieurs semaines. Il faut jongler avec chaque cheval. On s'adapte toujours à lui, jamais l'inverse. »

Moments de liberté

Pendant que Twix poursuit son effort, Cédia me fait découvrir les autres installations du centre. Le spa, où des jets d'eau froide massent tendons et muscles, ou encore le marcheur aquatique, qui permet de travailler plus intensément grâce à la résistance de l'eau. « Pour les chevaux les plus réticents, l'équipe privilégie des solutions alternatives, poursuit Cédia. Balades en extérieur, bains de mer, poches de glace ou guêtres vibrantes selon les



besoins. » Pour faire fonctionner de tels équipements, rien n'est laissé au hasard. Lors de leur installation, toute l'équipe a été initiée. Depuis, elle continue à se perfectionner auprès de vétérinaires, d'ostéopathes et d'autres spécialistes du bien-être équin. « Les techniques évoluent sans cesse. Nous continuons donc à nous former », souligne la responsable de la communication. Pour Twix, la séance s'achève par une douche de récupération et un massage. Pas de détour par le solarium aujourd'hui. Dans certains cas, les chevaux peuvent bénéficier d'un soin à l'argile complété par un passage sous les lampes infrarouges qui en renforcent les effets.

Quelques minutes plus tard, Twix est remis en liberté sur le domaine. Il s'éloigne tranquillement pour brouter. Ici, les chevaux ne passent pas leurs journées enfermés dans un box. « Même si cela demande une vigilance de chaque instant, nous tenons à leur offrir des moments de liberté. Les chevaux sont des animaux qui vivent naturellement en groupe. Ils ont donc besoin d'interactions régulières avec leurs congénères », explique Cédia. Deux ans après son inauguration, le centre de balnéothérapie ne manque pas d'ambitions. Les Destriers Du Nord souhaitent désormais accueillir des chevaux venus d'autres îles de la Caraïbe. « C'est vraiment le

but », confie Cédia. Le projet passe notamment par le développement du transport maritime des chevaux afin de leur permettre de bénéficier de tous ces équipements avant ou après les grandes compétitions. À suivre.

*tapis de marche pour cheval

Former aux métiers du cheval

Créé il y a trois ans et certifié Qualiopi, le centre de formation Les Destriers Du Nord propose des formations aux métiers de la filière équine. Objectif : répondre au manque de professionnels qualifiés en Guadeloupe. Maréchaux-ferrants, palefrenier soigneurs, moniteurs d'équitation figurent parmi les profils les plus recherchés. Les stagiaires alternent entre enseignements théoriques et apprentissage pratique avec des professionnels encore en activité. Selon le centre, le principal frein reste le manque d'information sur ces métiers.

À L'AGENDA !

CE MOIS-CI LA RÉDACTION VOUS PROPOSE UNE SÉLECTION DE SORTIES CULTURELLES. DES MANIFESTATIONS À VENIR OU DES RETOURS SUR DES ÉVÉNEMENTS QUI VIENNENT DE S'ACHEVER ET QUE L'ON SOUHAITE PROLONGER.

Texte Floriane Jean-Gilles

Zoom sur le dispositif « Ébullition Guyanaise »

« Il s'agit d'un dispositif sensoriel permettant de comprendre autrement une photographie. À partir de différents ateliers liés aux sens, le public est amené à découvrir une photographie pas à pas. Ce dispositif multisensoriel s'inscrit dans une démarche d'accessibilité et d'adaptation, afin que chacun puisse appréhender les œuvres par différents sens et différentes formes d'expérience.

Le dispositif a été conçu à partir d'une photographie de la série *Kalalou*, réalisée par l'ethnobotaniste Marc-Alexandre Tareau et le photographe Karl Joseph, qui explore les relations entre les plantes du territoire guyanais et les populations afro-descendantes. Ce dispositif a été créé avec l'aide d'Isabelle Saussol, consultante en projet éducatif et culturel. Nous l'avons testé avec plusieurs publics.

« Ébullition Guyanaise » est pensé pour être mis gratuitement à disposition de structures médico-sociales, médico-éducatives et d'établissements scolaires, afin de leur permettre de proposer des expériences de découverte des œuvres adaptées à leurs publics. Il est conçu pour être utilisé en autonomie par les éducateurs, animateurs et professionnels des structures. Il comprend tout le matériel nécessaire à la réalisation des ateliers, ainsi que des fiches ressources autour de l'œuvre, de la lecture d'image et de l'œuvre gravée, une bande sonore, etc. Les professionnels pourront être formés à son utilisation, et des interventions de la MAZ pourront également être mises en place en complément. L'idée est donc de proposer un outil qui permette de rendre la médiation photographique plus accessible, tout en donnant aux professionnels les ressources nécessaires pour faire vivre le dispositif eux-mêmes auprès de leurs publics. »

Océane Larssonneur, coordinatrice du dispositif « Ébullition Guyanaise »



EXPOSITIONS

« 40 % de l'humanité vit aujourd'hui sous les tropiques »

L'exposition « Reclaiming Tropical Modernism » présentée à la COP30 commence sa tournée en Guadeloupe. Pensée comme un dispositif itinérant, elle circulera aussi en Martinique. L'ambition est de remettre la relation harmonieuse avec l'environnement au cœur de la conception des bâtiments, en climat tropical.

RECLAIMING TROPICAL MODERNISM

Du 19 septembre au 18 octobre 2026
Fort Delgrès



3 QUESTIONS À

Yémendja Abatuci, artiste sonore

Comment avez-vous décidé de mettre le son au cœur de votre pratique artistique ?

Ça fait une dizaine d'années que je fais de la création sonore. J'ai commencé la pratique du son par la radio en animant des émissions dans des radios associatives. C'était un espace où je me sentais à l'aise parce qu'il me permettait de m'exprimer sans être vu. J'ai ensuite décidé de faire mes propres créations. Le but à ce moment-là, c'était un peu de faire du podcast. J'en ai réalisé quelques-uns que je n'ai finalement pas diffusés très largement car j'ai longtemps eu du mal à me sentir légitime. Et c'est vraiment mon arrivée en Martinique qui m'a permis de reconnecter toutes les parts de moi, de me sentir à ma place, de me sentir légitime. Et du coup, d'exister en tant qu'artiste. J'ai aussi toujours écrit. Et je pense que l'écriture, chez moi a toujours été à la croisée entre la poésie et l'écriture thérapeutique. J'écris beaucoup pour garder des traces. Et ça me permet après de revenir sur d'autres époques, d'autres versions de moi et de voir le cheminement. C'est vraiment ce qui est présenté, là, dans l'exposition. C'est un cheminement.

D'où le motif de la spirale ?

Exactement. Ce que je raconte est un mouvement. C'est l'évolution du rapport à mon corps, à mes identités, à ma culture à travers ma pratique de la danse notamment. Car le mouvement est aussi l'essence même de la danse. La structure en spirale permet de faire un pas après l'autre, comme moi. J'ai fait un pas après l'autre, d'une danse à l'autre. Il y a aussi dans la spirale une dimension d'infini. Ce parcours-là n'est jamais terminé, mais je peux en montrer un morceau. Le plus gros de mon travail a été cette installation en spirale ornée de perles. Quand on m'a proposé d'exposer ici, je me suis ensuite demandé comment habiter la pièce. Le travail scénographique a été coréalisé avec Eva Augustine.

C'est une exposition qui se vit plus comme une expérience que comme une exposition seulement à regarder.

L'exposition est composée en fragments, qu'est-ce que cela dit de vous ?

J'ai une âme d'archiviste, j'aime beaucoup collecter des affaires, garder des petites choses. Ça me vient aussi de ma mère. Vous verrez, dans l'exposition, beaucoup de petites choses qui ont été ramassées, comme la sphère recouverte de verre poli. On en a ramassé tous les morceaux. Avec les sons, c'est un peu la même chose. Je crée des archives sonores. Je vais souvent chercher des sons à enregistrer. Donc, j'ai créé une grande banque de sons. Et à partir de tous ces sons-là, qui vont être à la fois des bribes de voix, des récits, des sons de la circulation ou du marché, des sons de la nature, je crée des paysages sonores qui vont éveiller l'imaginaire. L'exposition est née de ces sons, les textes sont ensuite venus l'enrichir. Mais mon travail, c'est de raconter des histoires avec les sons. C'est vraiment à la croisée entre raconter des histoires et créer des archives. Mais les archives, pour moi, c'est aussi des histoires qu'on va pouvoir se transmettre.

AN MANNIÈ VIV

Du 29 septembre au 28 novembre 2026
Tropiques Atrium (Galerie André Arsenec)
Du mardi au vendredi : 9h-18h - Samedi : 9h-13h



Structure en spirale de l'exposition *An manniè viv*, Yémendja Abatuci



FESTIVALS

Retour sur la 6^e édition du festival Lire au grand large avec Coline Rouge

« Cette année, nous avons choisi d'aller à la rencontre des scolaires en organisant des rencontres au sein des établissements. Plusieurs auteurs se sont déplacés dans les classes (élémentaires, collèges et lycées). Nous avons reçu un très bel accueil. Beaucoup d'enseignants avaient préparé la visite des auteurs avec leurs élèves, ce qui a nourri des conversations très intéressantes, je pense notamment à la question du consentement qui a été abordée autour de l'ouvrage de Fabien Arca, *TKT*, avec une classe du collège Aurélie Lambourde, aux Abymes. L'autre nouveauté était la *reading party*, organisée au Fort Fleur d'Épée. Nous n'avons pas reçu autant de monde que nous l'espérions mais nous renouvellerons l'opération car les personnes ont joué le jeu. L'idée était de se dire puisque nous pouvons être tous dans la même pièce et chacun sur son téléphone portable, alors nous pouvons également tous se retrouver pour lire. Donc chacun a apporté son livre. Nous en avons également mis à disposition. La manifestation a permis de créer du lien et un moment d'échange original. »



Le monde à l'envers

Le Festival en pays rêvé aura lieu du 16 au 22 novembre 2026. Parmi les auteurs invités, Edwy Plenel, Véronique Kanor, Mohamed Mbougar Sarr, Têrèz Léotin, Amine Kessaci, Yanick Lahens... Le Festival avait commencé en mai dernier avec une programmation hors-les-murs rythmée par la visite du Dr Denis Mukwege. Programmation complète sur : festivalenpaysreve.fr.

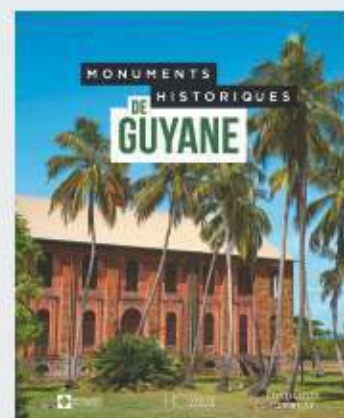
À DÉCOUVRIR

On suit, dans ce premier roman de Jean-Philippe Louis, les pérégrinations de Calixte et Anicet. Ils ont grandi en Guadeloupe, dans une vallée, au pied d'un kapokier. Mais, comme l'a dit l'auteur, dans une interview accordée à RFI : « Loin d'être un témoin muet des événements et des drames, l'arbre malade devient une métaphore du dysfonctionnement de la société guadeloupéenne, enfermée sur elle-même. »



Jean-Philippe Louis, *Les fils du kapokier*, éditions Gallimard, 224 pages, 2026

Il existe 94 édifices protégés au titre des monuments historiques en Guyane. Cet ouvrage retrace leur histoire à travers 130 photographies inédites et documents d'archive.



Monuments historiques de Guyane, éditions Hervé Chopin, 136 pages, 2026

Novembre/Décembre 2026



on apprenait à investir dans nos propres idées ?

Retrouvez tous nos contenus de l'année



Vous souhaitez communiquer ?
CONTACTEZ-NOUS

EW'AG

GUYANE
0694 26 55 61

GUADELOUPE / SAINT-MARTIN
0690 37 54 82 / 0690 27 82 22

MARTINIQUE
0696 07 62 64 / 0696 81 60 43



Une vie

de pro

La Fibre Pro

-15€⁽¹⁾
/mois
pendant 6 mois

puis 80€ HT/mois

Promo fibre de -15€ HT/ mois pendant 6 mois valable du 8 octobre au 18 novembre 2026 inclus en Guadeloupe, Martinique, Guyane, Saint-Martin et Saint-Barthélemy. Non cumulable avec d'autres remises (hors remise créateur). Engagement 12 mois. Détails et conditions sur pro.orangecaraibe.com.

(1) Offre réservée aux clients pro sous réserve d'éligibilité sur les offres internet Pro fibre à 80€ HT/mois hors réduction et Optimale Pro Fibre à 90€ HT/mois hors réduction + 5,00€ HT/mois de location Livebox pro. Test d'éligibilité disponible sur reseaux.orange.fr. En cas d'usage d'un boîtier Fibre optique avec la Livebox Pro, débit théorique montant limité à 1 Gbit/s. En cas d'usage de votre accès internet sur plusieurs équipements, les débits sont partagés. Débits théoriques sous réserve de l'utilisation des équipements compatibles (Livebox Pro compatible, câble Ethernet, ordinateurs et carte réseau). Plus d'infos sur orangecaraibe.com, 10/26 Orange SA au capital de 10 640 226 396 € - 111, Quai du Président Roosevelt - 92130 Issy-Les-Moulineaux - R.C.S Nanterre 380 129 86. Imaginé par nous, généré par IA.



Pro